

... Coste Junior

Traité Pratique Sur La Goutte, Et Sur Les Moyens De Guérir Cette Maladie

Seconde Édition Augmentée, À Berlin: chez Jean Jasperd, 1762

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1748371487>

Druck Freier  Zugang





V. 26

Med - 3712

7/9/26

TRAITÉ PRATIQUE
SUR
LA GOUTTE,

ET SUR
LES MOYENS DE GUÉRIR
CETTE MALADIE.

PAR MR. COSTE,
*Docteur en Médecine, Conseiller des Com-
missions, à la Cour de SON ALTESSE
SÉRÉNISIME MONSEIGNEUR LE
LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL;
& ancien Médecin des Gardes de SA
MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.*

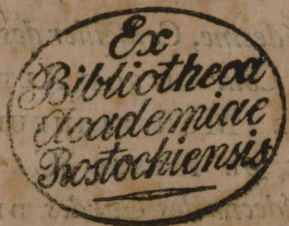
SECONDE ÉDITION AUGMENTÉE.

*Dignitas, honores, fortunaque, sunt futilia;
dum nos cruciat dolor.*

À BERLIN,
chez JEAN JASPERD, Libraire vis-à-vis les moulins
du Werdre. 1762.

TRAITE PRATIQUE
SUR
LA GOUTTE.

ET SUR
LES MOYENS DE GUERIR
CETTE MALADIE.



SECONDE ÉDITION AUGMENTÉE.

Digby, Robert, fortinque, June 1711.
et non cruetat dolor.

A BERLIN
chez Jean Jaeger, Libraire vis-à-vis les écoles
du Weidm. 1762.

A SON
ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE LANDGRAVE DE
HESSE-CASSEL.

MONSEIGNEUR

 Les princes, qui se sont plu à
cultiver les Arts & les Scien-
ces, ont été en état d'en bien ap-

N 2

*précier l'utilité; ils ont fini par
les encourager; & ils s'en sont dé-
claré les protecteurs. C'est aux
bienfaits & à la munificence de
tels Princes, que l'Europe doit
les progrès que les Sciences ont
faites depuis un Siècle, & c'est
à eux seuls que la Société est re-
devable des grands avantages qu'
elle en retire.*

*Le gout décidé que VOTRE
ALTESSE SÉRÉNISIME, a
pour l'étude, & pour tout ce
qui peut enrichir l'esprit, est gé-*

*néralement connu; l'estime qu'elle
accorde aux hommes éclairés en
est le fruit; & les institutions
que vous avez résolu de fair exé-
cutter, seront un sur garant à
la postérité, du désir que vous
avez de concourir à tout ce qui
peut accroitre le bien de l'humanité.
Permettez, MONSEIGNEUR que
pénétré de ce Sentiment, que
VOTRE ILLUSTRE EXEMPLE
nous inspire, j'ose vous offrir ce
foible Essay. C'est un hommage
qui ne doit être que la moindre*

*preuve de l'attachement zélé &
du très profond respect, avec les-
quels je suis*

MONSEIGNEUR
DE VOTRE ALTESSE SÉ-
RÉNISSIME

Le très humble & très obéissant

Scriteur

C O S T E R

AVANT-PROPOS.

Des indices trop certains que j'avois hérité la goutte, qui étoit dans ma famille, m'engagèrent à observer cette maladie dans les hôpitaux Royaux, presque au sortir de mon enfance.

Après en avoir senti les plus violentes attaques, je m'en suis délivré par les moyens, que j'indique dans ce traité. Ce sujet de Médecine eut peut-être été le seul, sur lequel je n'eusse jamais voulu écrire, s'il ne m'eut paru que les erreurs, où j'avois trouvé le public sur cette funeste maladie, ne fussent de la plus grande conséquence. Je n'ai eu d'autre dessein, que

d'instruire les gens de bien que la goutte incommode, & d'éclairer les médecins, qui commencent à pratiquer leur art ; je n'ai dit que ce que m'a montré une expérience de 32 années ; & de tous les faits que j'avance, il n'y en a nul que je n'aye vu ou senti.

On remarque depuis deux mille ans, que tous ceux qui annoncent un remède secret, pour guérir la goutte, sont de bonnes gens qui se trompent ; ou bien des insensés, dont l'objet principal est de prendre les petits esprits par leur foible, & de séduire la multitude aveugle, qui court toujours après le merveilleux.

Mais il est démontré, que les médecins savans, qui se proposent de guérir cette maladie, par une prudente administration

des moyens généraux & particuliers, appropriés à ce mal, réussiront toujours, comme ont réussi de tous tems ceux qui ont excellé dans la médecine. L'histoire & la chronique en fourmillent d'exemples.

La premiere Edition de ce traité ayant été bien reçue du public, & ayant obtenu l'éloge des Savans, on le rechercha beaucoup en Angleterre. Les goutteux, avides de lire un livre qui les interressoit, voulurent en suivre les préceptes, pour se délivrer de leurs maux. Cet empressement ne manqua pas de suggérer à plusieurs Médecins le desir d'écrire sur le même sujet. Ils ont cru qu'il étoit tems de profiter de l'ardeur des malades, & de leur proposer des secrets, pour guérir promptement la maladie, dont j'avois fait

l'histoire curative, & dont je prouvois, qu'on pouvoit se débarasser aisément. Quatre personnes se sont donc avisé d'écrire presque tous en même tems; mais il paroît que l'avarice a été leur guide.

Le premier commence son ouvrage, en disant: Il seroit absurde que je voulussè vous parler de la goutte; car je vous avoue que je n'y entens rien. It were idle to reason about the gout; since we confels we do not unterstand it. Cependant cet homme, qui dit ne rien entendre à la goutte, en donne un traité tout exprès, pour assurer qu'on ne la guérit pas, & en même tems pour proposer un remède admirable contre la fureur de cette maladie: remède qu'il fait vendre pour son propre compte.

Les deux autres ont suivi ses traces. Le quatrieme est un nommé Drake, écrivain encore plus méprisable que les trois précédens. Il se déchaine contre les plus savans médecins de Londres; il dédaigne leur capacité, leurs lumieres & leur génie; il se vante hautement d'avoir un arcanum, qui guérit la goutte subitement; il assure que si le parlement d'Angleterre, ne lui fait pas sa fortune, en achetant ce secret, il sera perdu avec lui.

On peut aisément se figurer le mépris que les Médecins de la Faculté Royale de Londres, ont coutume de témoigner contre de tels écrivains, dont l'avidité déshonore le nom du plus beau & du plus utile de tous les arts. En effet, depuis Hippocrate jusqu'à Mead, inclusivement; on ne trou-

vera nulle part que les grand Médecins, dons les lumières & la sagacité ont été universellement admirés, ayent jamais eu de secrets pour aucune maladie. Au contraire, les indiscrets les plus bornés en ont offert pour toutes, & ils continuent d'en offrir encore tous les jours, en prodiguant leurs invectives contre le vrai savoir.

Il n'y a pas d'apparence que cela puisse étonner personne. Tout le monde sait que c'est une fatalité inséparable du cœur humain, que dans tous les états qui partagent les hommes, depuis les bords du trône jusqu'à la cabanne, il y ait toujours des perfides, qui ne s'occupent qu'à tromper les autres; des audacieux, qui s'enthousiasment de leur petite capacité; & des imbéciles à qui

la noire envie inspire la satire contre ceux qui osent les effacer. Tout mérite dans autrui les révoltes; le génie qu'ils n'ont pas les désespère; & leur haine va souvent jusqu'à la rage. Cette malheureuse condition est universelle, & de tous les rangs; elle me paroît beaucoup trop déplorable pour qu'on doive encore se fâcher contre ceux qui sont en proie à ses fureurs.

J'ai écrit sur la goutte, de façon, que tous ceux qui lisent ce traité puissent apprendre ce qu'elle est; ce qui la cause; comment on peut l'éviter; & connoître tout ce qu'il faut faire pour en guérir quand on veut. Les remèdes que je décris, ont pour la plupart été employés par les médecins de l'antiquité, & par les plus dis-

stingués d'entre les modernes. Il ne s'agit que de les donner apropos, relativement au tempéramment, à l'age du malade, & à la nature des accidens. C'est ce dont tout Médecin éclairé doit être capable. J'en ai expliqué & détaillé les moyens sans réserve pour le bien de la société; Je souhaite qu'elle en fasse son profit.

J'avois résolu de condamner au plus profond silence, quelques mauvaises objections, que l'on a cru devoir me faire contre la première édition de mon livre, & je ne les aurois certainement jamais tiré de l'obscurité qu'elles méritent, si je ne me fusse apperçu qu'elles pouvoient devenir une leçon très utile aux gouteux, & aux jeunes médecins. Elles peuvent

au moins servir à leur faire connoître, d'une part, les conséquences qui résultent de la paresse envers l'étude, & de l'autre les funestes inconvéniens, attachés à la force d'une mauvaise coutume en médecine, affectée à quelques nations en particulier.

Quantité de Médecins m'ont temoigné la plus grande surprise sur ce que presque tous les médicamens que je conseille pour la goutte, sont d'une espèce échauffante, & très restaurante. Ils étoient fortement persuadés, que cette maladie devoit absolument être ce que l'on nomme communément une maladie aigue, à cause de la violence de ses douleurs, & parcequ'elle est souvent accompagnée de fièvre & d'inflammation. Ce Jugement, à la

fois obscur & précipité, les a jetté dans une bien dangereuse erreur, puisqu'elle ne laisse point d'alternative, & qu'elle mène les goutteux droit à la mort. Il seroit fort à souhaiter qu'ils apprissent pour leur propre gloire, & pour le bien des hommes, que la goutte est au contraire une maladie chronique, très froide; plus froide encore que ne sont le cancer & le scrophule; qu'elle est en même tems tout aussi capable que ces deux autres, de dévorer les parties les plus solides du corps humain, & qu'elle a de plus une tendance toute particulière à finir par l'hydropisie. S'ils s'obstinent à ne pas m'en croire sur ma parole, qu'ils fassent donc au plutôt une lecture de Boërhaave; & si leur vanité ne les empêche pas de s'en rapporter à ses lumières, ils rougiront de confusion.

II

Il ne m'a pas été difficile de sentir, que ces Médecins étoient malheureusement de la classe trop nombreuse, de ceux qui perdent les goutteux, en leur conseillant toutes sortes de rafraichissans de la première espèce, & toutes sortes de fruits en abondance. Cette absurde manœuvre a encore été mise en pratique sous mes yeux, il n'y a pas un an. Un homme très distingué par son rang, & ce qui vaut encore mieux que cela, très respectable par les belles qualités de son cœur & de son génie, a manqué d'en être la victime.

Je n'ai pas le tems de m'arrêter ici pour les instruire par des détails. Je leur conseille en attendant, de lire Sydenham, Mead, Shaw, Willis, Ri-

)(

viere, Baillou, Chesneau, Ramazini, Boerhaave, Baglivi, & cinquante autres de la même capacité. Ils y trouveront des inductions plus que suffisantes, & très propres à leur faire voir que la goutte n'est rien moins que ce que leur en ont dit leurs préjugés. Qu'ils sachent que tout Médecin, qui est borné aux livres, & à la methode de son pays, est un homme fort à redouter. La science n'est fixée nulle part; elle est éparse en petites divisions; il faut la rassembler de mille endroits differens pour la connoître; autrement il est impossible d'en avoir la moindre idée.

D'autres m'ont objecté qu'ils ne connoissoient pas les remèdes que j'ordonne, & cela avec assez d'aigreur, pour me

faire soupçonner qu'ils me rendoient responsable de leur incapacité. Je veux bien indiquer à ceux-ci un moyen fort aisé pour s'éclairer sur la Pharmacologie, sans laquelle il est absolument impossible de réussir dans la pratique. Qu'ils commencent donc par étudier la matière médicale pendant dix ans; qu'ensuite ils achètent les douze meilleurs pharmacopées de l'Europe, qu'ils les étudient & les comparent nuit & jour. Peut-être y démêleront-ils avec le tems toutes les différentes compositions que l'on trouve dispersées çà & là, dans les ouvrages de ceux qui ont le mieux écrit sur la Médecine pratique, tant en France, qu'en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Allemagne & en Hollande. Je leur souhaite sincèrement, le jugement & la pénétration

)((2

*nécessaires à la solidité du choix. Qu'ils
se souviennent surtout, de se familiari-
ser ensuite avec le célèbre Cartheuser,
avec Dale, Strother, Mendini, Fio-
rello, &c. Je suis très persuadé, qu'a-
lors ils ne me feront plus d'objections.*



TABLE.

CHAPITRE I.

Erreur populaire sur la goutte - - - page 1

CHAPITRE II.

De l'humeur de la goutte. - - - 27

CHAPITRE III.

L'abus du plaisir vénérien. - - - 57

CHAPITRE IV.

L'abus du Vin & des boissons fortes. - - - 64

CHAPITRE V.

La bonne chère & l'oisiveté. - - - 77

CHAPITRE VI.

De la goutte héréditaire. - - - 82

CHAPITRE VII.

De la goutte acquise. - - - 88

CHAPITRE VIII.

Goutte universelle. - - - 93

CHAPITRE IX.

Goutte subintrante. - - - page 96

CHAPITRE X.

Goutte permanente. - - - 97

CHAPITRE XI.

Diagnostique. - - - 102

CHAPITRE XII.

Pronostic. - - - 105

CHAPITRE XIII.

Cure de la goutte. - - - 108

CHAPITRE XIV.

Cure de l'accès. - - - 113

CHAPITRE XV.

Goutte remontée dans l'estomac. - - 123

CHAPITRE XVI.

Goutte remontée dans la poitrine. - - 129

CHAPITRE XVII.

Goutte remontée dans la tête. - - 131

CHAPITRE XVIII.

Goutte Vérolique. - - - page 133

CHAPITRE XIX.

Goutte Scorbutique. - - - 135

CHAPITRE XX.

Goutte Scyatique. - - - 139

CHAPITRE XXI.

Cure radicale de la goutte. - - 141

Appendix - - - 161

Observations. - - - 167



Fautes d'impression,

qu'il faut corriger avant de lire ce traité.

Pag. 119. lig. 6. lisez antérieurement.

- - 121. - - 5. - - une livre.

- - 125. - 15. - - confectio.

- - 126. - - 1. - - Extract.

- - 185. - - 6. - - fesoient.

CHAITRE I.



CHAPITRE I.

Erreur populaire sur la Goutte.



Le plus mauvais compliment qu'on puisse faire aux hommes, c'est de leur dire qu'ils sont dans l'erreur à mille égards différens; leur sensibilité est extrême à ce reproche, & de quelque force de génie que l'on puisse être doué, on en a rarement jusqu'à paroître tranquille sur cette fâcheuse vérité. Chacun prend pour une Satyre insupportable toute raison qui tend à lui faire appercevoir

A



la moindre de ses erreurs; il n'y a personne qui ne s'en croye exempt, & n'affecte de le faire croire aux autres. Par un contraste assez ordinaire aux hommes, ils passent leur vie à se contester jusques sur les objets les plus familiers, & personne ne veut convenir qu'il soit dans l'erreur. Cette dissimulation, ou plutôt cette sorte d'aveuglement est le sentiment qui les persuade qu'ils ont tous atteint la dernière perfection dans leur état, & qui par une contradiction encore bien plus singulière leur fait nier en même tems qu'il y ait rien de parfait.

Il n'est pas difficile d'appercevoir qu'un amour propre peu réfléchi cause toute cette fausse délicatesse, & que c'est pour avoir attribué mal-à-propos trop de honte à l'erreur, qu'on l'a rendue si humiliante. Cette foiblesse est si étroitement liée à l'Esprit, qu'elle



semble devoir être universelle, tant qu'il y aura des hommes. On ne prouve à personne qu'il puisse se tromper, pas même sur les choses qui sont le moins de sa compétence; on est toujours prêt à se dissimuler ce qu'on croit être un défaut, sitôt qu'on imagine qu'il peut être suivi de quelque mépris; on rougit de laisser appercevoir la moindre tache, sans faire attention qu'elle est d'autant plus excusable, qu'elle est effectivement plus inséparable de la condition humaine; on se chagrine, on se fâche contre ceux qui s'efforcent de nous la faire remarquer dans le dessein de nous servir, & l'on se persuade que celui de nous offenser, est toujours le motif de ce bon office, que l'on trouve si déplacé.

Cette prévention qu'on ne détruira vraisemblablement jamais, est la source intarissable de ces disputes, remplies

A 2



d'aigreur, d'indécences, de haine, dont la violence est si souvent portée jusqu'au ridicule, & qui donne sur le Théâtre du grand monde, ces fortes de scènes puériles, dont toute la honte retombe sur ceux qui en sont les acteurs: il est assez triste pour la sagesse humaine, que quantité de ceux que l'on avoit reconnus pour de vrais Philosophes, nous ayent laissé tant de monumens de cette humiliante petitesse; il a suffi de leur faire sentir leurs erreurs pour les décontenancer & les mettre en fureur; trop remplis d'eux-mêmes, ils avoient trop mauvaise opinion des autres, pour se persuader qu'on put avoir contre eux aucune sorte de raison: ces fortes de sages ne l'ont été que jusques là; prétendre qu'on est universel, est peut-être la sorte de folie la plus vaine; prétendre qu'on est incapable de se tromper est celle qui met le comble à toutes les autres.



Il n'est pas moins fâcheux sans doute pour la raison, qu'elle soit obruée de tant de préjugés & d'erreurs : dans tous les rangs, toutes les conditions, tous les états, l'homme a ses erreurs nécessaires ou relatives, il ne peut les éviter. Il fera toujours bien plus sage de s'occuper à en diminuer le nombre, en les détruisant une à une, que de s'affliger de cette triste fatalité ; on rendra un très grand service à la Société en y contribuant de son mieux, on en tirera beaucoup plus de fruit qu'on ne pourroit trouver de consolation dans la folle malignité, qui porte les esprits malfaits à s'en prévaloir, pour mortifier & ridiculiser les hommes sur un défaut qui leur est commun à tous sans exception.

Les Médecins ont toujours été les plus indulgens des Philosophes sur le compte des erreurs, dont l'esprit est si



étrangement offusqué, quoiqu'elles
ayent des influences si dangereuses sur
la santé du corps, dont ils sont chargés
de prolonger l'existence. Leur étude
propre étant celle de l'homme, cet être
à la fois si foible à leurs yeux, & si é-
tonnant pour les autres, ils en connois-
sent toutes les sortes de mérite, com-
me ils en voyent tout le néant. Obli-
gés par état à le conserver, ils em-
ploient toute leur vie à l'étude, & à
la recherche des moyens infinis, que
les connoissances physiques ou plutôt
celles que toute la nature leur offrent,
pour éloigner ou pour détruire les in-
dispositions, dont cette fragile structure
est si souvent assaillie: instruits de tous
les préjugés dont l'homme est suscep-
tible, témoins de tous les écarts qu'ils
lui font faire, & des désordres funestes
dont ils sont accompagnés ou suivis,
ils se proposent uniquement de les lui
faire connoître, de les réparer, &



jamais ils n'en prennent occasion de les censurer.

Il y a beaucoup trop d'injustice d'attribuer, comme on a toujours fait, à la paresse qui rend le travail insupportable à la plupart des hommes, cette infinité d'erreurs de toute espece dont le bon sens est si souvent dégradé: quoique l'ignorance, la malice, la fourberie avide, la présomption en soient effectivement les sources ordinaires, il faut pourtant avouer que la briéveté de la vie, les limites étroites de l'esprit humain, sont presque aussi généralement les principales causes de ces erreurs, dont on n'a que trop rarement le moyen de se garantir. On n'a ni le tems ni la force de tout voir, de tout discuter, de tout pénétrer; on est obligé de s'en rapporter aux sentimens des autres sur mille objets qu'on est incapable d'examiner par soi-même; on accepte mal-

A 4

gré foi le faux ou la vérité avec la même confiance, on prend sans le savoir l'un pour l'autre à chaque instant, & l'on défend de toutes ses forces ce qu'on a cru devoir admettre pour vrai.

On ne peut pas se dissimuler qu'il n'y ait une étonnante quantité d'erreurs & de vérités, qui, par elles-mêmes, sont très indifférentes à notre bien-être, & dont on peut s'amuser, ou que l'on peut négliger sans qu'il en résulte le moindre inconvenient pour la Société: mais il en est beaucoup d'autres auxquelles nous tenons de si près, qu'il est absolument de notre premier intérêt de les bien connoître: ce sont celles qui discordent directement avec les moyens de conserver la santé, sans laquelle l'existence est toujours à charge, & devient infiniment plus méprisable que le néant.



Nulle sorte de Savans n'a autant écrit pour établir des vérités utiles, depuis trois mille ans, que ceux qui se sont consacrés à la Medecine; cependant après des travaux presque infinis, tous dirigés vers cet objet important, le public conserve encore des préjugés si étranges sur l'art de conserver la vie ou la santé des hommes, qu'on ne pourroit se dispenser d'en être surpris, si l'on ne savoit pas que cet art est absolument le seul que personne ne lit, & le seul dont tout le monde veut juger.

Cependant, il arrive très rarement, que la simple curiosité engage les gens du monde à fouiller pendant dix ans dans les parties dégoutantes des cadavres, pour en connoître la nature, la structure, les mouvemens & les usages, afin de se préparer à la lecture des livres de medecine, qu'il est absolument impossible d'entendre sans s'y être fé-



rieusement disposé par ce rebutant préliminaire. En supposant même qu'il se trouvât des gens assez courageux pour satisfaire cette curiosité, dont ils pourroient tirer tant de fruit: il faudroit ensuite que, pour confirmer la théorie, qu'ils eussent été en état d'acquérir par ce moyen, ils allassent fréquenter pendant dix autres années les grands hôpitaux de France; & je crois qu'on n'en citera gueres qui se soyent jamais déterminés à un tel genre de vie & d'étude, à moins qu'ils ne se fussent préalablement consacrés à la pratique de cette science de Medecine, qu'ils cherchoient à connoitre. On ne conte pas à Paris ou à Londres quatre Savans, qui se soient donné la peine de se mettre en état d'en bien juger, quoique ces deux villes immenses en renferment un plus grand nombre que le reste de l'Europe.



Sup Si le nombre de ceux qui s'instruisent de la Medecine, par curiosité, est si petit, en comparaison de ceux qui cherchent à rassembler quelques idées des autres sciences, c'est sans-doute parce qu'elle est la plus vaste, & parcequ'elle a le fort fâcheux de présenter beaucoup de faces choquantes, pour une seule qu'on puisse regarder tranquillement: d'ailleurs la base de ce vaste édifice portant directement & essentiellement sur la connoissance intime du corps humain & sur celle de son mécanisme, qui sont seules effrayantes par leur étendue, elle n'a nul attrait extérieur, capable de fixer des regards qu'on peut tourner ailleurs avec plus de plaisir.

On ne doit donc pas être surpris, si la Medecine est la science dont le public conserve les idées les plus fausses: le vulgaire néanmoins en décide com-



me il décide de la peinture; il croit que les yeux lui suffisent. Aussi n'y a-t-il forte d'erreur à cet égard, quelque monstrueuse qu'elle soit, qui ne trouve naturellement place dans son esprit; la plupart de ces erreurs tournent aux désavantages de la santé des hommes, & elles coutent tous les jours la vie à plusieurs d'entreux.

Un Monarque fort prudent, qui en étoit persuadé, & à qui des courtisans parloient médecine tous les matins en présence de son premier Médecin, ne put s'empêcher de leur en témoigner sa surprise; il avoua, qu'il ne comprennoit pas, comment tant de gens avoient l'assurance de parler d'une science qu'ils n'étudioient point, & sur laquelle il est si dangereux de se tromper, on sentit la force de cette vérité, on connut le faux de la présomption contraire, qui est cependant en-



core presque générale aujourd'hui dans le grand monde.

Cette folle fécurité qui porte les indiscrets à raisonner de tout, est encore presque universelle sur l'objet de la Médecine: on ne sera pas étonné de cet abus, si l'on fait attention qu'il n'est rien de plus séduisant pour l'homme que de céder à cet attrait flateur, qui le fait sans cesse parler de ce qu'il ignore le plus, pour prouver qu'il n'ignore de rien; on s'efforce dans un cercle choisi, de faire montre de savoir à proportion que l'on sent qu'effectivement on ne fait point, & l'on n'imagine pas que c'est précisément le moyen le plus sûr de découvrir aux autres ce qu'on avoit intérêt de leur cacher.

Il résulte de grands inconvéniens de cette sorte de suffisance, quand elle est tournée vers la Médecine, par ceux



qui ne se font pas mis en état de l'entendre, un seul exemple entre mille va prouver ce que j'avance, le Public y verra le danger des erreurs qu'il accepte de la présomtion.

La seule erreur populaire de ce genre, que je veux exposer ici en peu de mots, c'est ce préjugé qui subsiste déjà depuis plus de deux mille ans, & qui a su pénétrer jusqu'au trône des Princes, où il affecte ordinairement de se montrer : c'est ce préjugé qui fait croire au vulgaire *que la Goutte prolonge la vie* : cette erreur pour s'introduire a pris la route la plus sûre, elle a choisi le tour adroit des promesses flatteuses, elle a persuadé que c'étoit un avantage singulier que d'avoir la goutte : elle persuade encore aujourd'hui que cette maladie éloigne toute les autres, & qu'elle présage toujours une longue vie à celui qui en est attaqué.



En falloit-il davantage pour se faire écouter, & pour être bien reçu? aussi cette erreur est allée loin, elle s'est si fort accréditée, qu'on est dans l'usage de faire des complimens de félicitation aux Grands que la goutte s'aîsit à la fleur de leur âge.

Les Médecins toujours attentifs à observer la marche & le cours des choses, n'ont pas été les derniers à remarquer, que la goutte affectoit la splendeur des palais, & qu'elle s'attachoit volontiers à la personne des Grands, rien n'est plus généralement confirmé que cette remarque.

C'est aussi chez les personnes du haut rang beaucoup plus qu'ailleurs, qu'on peut voir aisément toute la force de l'erreur en question, au milieu de cette foule d'amis & de gens nécessaires qui les environnent sitot qu'ils sont incom-



modés de la goutte; on y trouve une étonnante quantité de ces hommes prévenus en faveur de cette maladie; on les voit tous se flater de la fortune la plus constante & la plus longue, si tôt que leur Prince en ressent une première attaque; à cette multitude se joint encore celle de leurs subordonnés qui les imitent, & qui prenant bientôt le même esprit, se livrent avec eux à la plus parfaite sécurité, & fondent tous leurs projets sur cette base, dont ils ne connoissent pas le tuf.

J'ai vu beaucoup de personnes autant estimables par leurs grandes qualités, que distinguées par leur haute naissance; sur qui cette même erreur avoit eu tant de prise, qu'ils ne vouloient absolument rien faire pour se délivrer de la goutte, par la seule crainte de devenir sujets à d'autres maladies, & dans l'espérance de vivre plus longtemps



tems; ils avoient très sincèrement souscrit à ses tourmens pour le reste de leur vie; ils sembloient se féliciter de pouvoir nourir dans leur sein, cette farouche ennemie, qui a toujours coutume de se révolter, & de devenir d'autant plus à craindre, qu'on la caresse davantage.

L'usage de dissimuler l'erreur qu'on rencontre presque partout, ou ce qui est la même chose, le gout de la flatterie, qui l'emporte si communement sur celui du vrai, n'est point une urbanité si précieuse qu'on se le persuade, elle est très souvent une perfidie, qui tient moins à la politesse qu'à la cruauté: il faut dire sans déguisement à ceux que la goutte saisit de bonne heure, vous voilà sujets à une affreuse maladie, qui pendant vingt-deux siècles a passé pour incurable; maladie dont la fureur augmente, à mesure qu'elle

B



vieillit: qui prend cent formes différentes pour désoler le malade, en ruinant les organes, & qui finit ordinairement par se présenter avec un si terrible cortège à celui qu'elle a miné peu-à-peu, qu'il n'y a plus moyen de lui faire face.

On en persuadera peut-être quelqu'un de ceux qui se laissent entraîner au torrent, & qui méritent qu'on les entretienne; les persuader, ce sera les rendre à la vie; on les guérira de la goutte, en les guérissant d'une erreur, qui n'a d'autre source que celle qu'elle a prise dans les reveries de quelque auteurs mal instruits, & dans les discours intéressés d'une foule de gens désœuvrés, aussi constamment adulateurs par état que tristement livrés par goût à la plus stérile oisiveté. Il est bien étonnant, qu'il n'en faille pas davantage à la multitude, pour se décider sur des objets



de la première importance, & que ce
soient là les garants auxquels se sou-
met le vulgaire. Quantité de per-
sonnes respectables & utiles à leur patrie
par les services qu'ils lui rendent, en
secouant le joug de cette erreur, qui
les captive & les endort dans une fata-
le sécurité, feroient guéris & conservés
par les soins qu'ils prendroient, pour
se délivrer d'une maladie qu'ils aiment
& qui les tue: ils sentiroient que choi-
sir le mal pour le mieux, c'est folie;
& qu'absolument personne ne peut être
heureux sans une parfaite santé. *Mala
pro bonis leger, dementia est; nec sine sa-
nitate quisquam beatus esse potest. (*)*

Cependant il en est de ce préjugé
comme des autres, quelque funeste
qu'il soit, il n'est presque pas permis de
le heuter de front, parce qu'une er-
reur consolante a plus de mérite aux

B 2

(*) Senec.



yeux du vulgaire, que cent vérités qui ne le sont pas: il suffit même d'en présenter une sous des dehors trop simples à ces esprits prévenus toujours yvres de leurs opinions, pour qu'ils la repoussent avec un rire forcé: ce qui s'éloigne de leur prévention les choque sensiblement; & tout ce qu'ils n'ont pas trouvé eux-mêmes, leur paroît absolument faux.

Cette absurde prévention sur les avantages de la goutte, est si contagieuse, que dans le moment que je suis occupé à dicter les raisons qui peuvent en faire connoître le danger, plusieurs personnes, distinguées par le don de l'esprit, viennent m'assurer que la goutte me met à l'abri de toutes les autres maladies, & me disent que c'est visiblement un avantage que d'en être attaqué. Je cherche à leur prouver, que la somme de toutes les angoisses de



quelque maladie aiguë que ce soit, n'é-
gale pas une douleur de goutte; je
leur dit que l'humeur de cette affreuse
maladie peut donner, ou donne à cha-
que instant, naissance à mille autres
désordres irréparables, dont le moin-
dre sera mortel; que tels sont entr'au-
tres, l'Asthme sec & suffoquant; l'Hy-
dropisie de poitrine; la Pthisie; des
abcès dans le bas ventre; la Paralysie,
la Pierre; la Cardialgie; qu'enfin quand
même aucun des ces désordres qu'elle
traîne avec elle ne tueroit pas le ma-
lade, la violence extrême d'une seule
douleur de goutte pouvoit le faire ex-
pirer presque subitement. Je m'apper-
çois que ce détail les étonne, & je ne
suis pas sûr, après avoir employé des
preuves de la première force, d'avoir
dissuadé personne de la prévention où
l'on est en faveur de la goutte: il est
trop difficile à l'homme de changer d'an-
ciennes erreurs contre des vérités.

B 3



Je sens bien, que l'erreur dont il est ici question, offre des fondemens Spécieux, qui paroissent très solides aux yeux de ceux qui ne réfléchissent point. On a remarqué, que presque de tout tems, la goutte par une sorte de préférence attaquoit les gens d'un tempérament robuste & vigoureux; qu'ils résistoient assez bien à leur mal; que d'ailleurs ils vivoient quelquefois fort longtems, & n'étoient que rarement sujets aux maladies aiguës; on a conclu sur cela en faveur de la goutte, & le préjugé a passé du petit au grand.

Mais il est aisé de voir, que pour démasquer cette fausse apparence, qui en a tant imposé, il ne falloit que faire attention; que tous ceux à qui la nature a donné une bonne constitution, sont ordinairement plus enclins à la volupté que les autres; que poussés par l'ardeur & le feu d'un bon tempérament,



ils jouissent de la vie de très bonne heure, & presque continuellement; que tous les genres de plaisirs leur conviennent; la table, le vin & les femmes les occupent tour à tour. On auroit, moyennant un peu de réflexion, trouvé la cause de la goutte prématurée qui les faisit; cause qui est absurde & contradictoire, de chercher ailleurs que dans les excès de ces hommes forts. On auroit appris, que quoique ces gens robustes continuassent de mener une vie voluptueuse, & de pousser la carrière quelquefois assez loin, ils sentoient cependant très distinctement la vigueur de leurs organes & de leurs membres diminuer, & se ruiner peu-à-peu, aussi bien que les gens délicats, sur qui les mêmes causes ont agi plus facilement & plus vite; d'ailleurs on auroit pu savoir de la part des Médecins, que le dénouement de cette lon-

B 4



gue tragédie, étoit toujours d'autant plus cruel, que la pièce avoit plus duré: c'étoit aux Médecins qu'il falloit s'en rapporter, il n'y a qu'eux qui soient témoins de ces sortes de catastrophes, & qui soient en état de guérir l'esprit d'un si grand préjugé.

C'est une foiblesse tout particuliere à l'homme que de savoir consilier l'erreur & la stupidité avec un air de confiance & de satisfaction. On se persuade que la goutte est avantageuse, parcequ'on a mille fois entendu dire qu'elle nous exempte des autres maladies, & l'on ne veut pas se donner la peine d'ouvrir les yeux pour voir qu'au contraire elle est précisément le comble de toutes les misères de l'humanité: Cette foule de malheureux, qui se traînent sur des béquilles, cette multitude d'impotens, qui croupissent dans leurs appartemens, tant d'hy-



dropiques, de paralitiques, de pierreux & d'asmatiques, que la goutte martirise, font-ils donc plutôt des objets d'envie que de pitié? leur sort est-il vraiment bien flatteur? peut-on dire, qu'on n'est pas malade, quand on réunit en soi la source des plus cruelles infirmités?

Une autre erreur, qui n'est pas moins impertinente que la précédente, c'est celle qui a persuadé toute l'Europe, *qu'on ne guerissoit jamais de la Goutte.* Je ne trouve personne qui ne la soutienne avec chaleur; & quand on leur dit que la goutte est peut-être de toutes les maladies du monde la plus facile à guérir, ils se révoltent, ils sont furieux, ils vous accablent de l'autorité du grand nombre de ceux qui disent le contraire; ils vous objectent l'ancienneté de cette opinion vulgaire,



& ils finissent par douter de votre sincérité & de votre capacité.

N'est-il pas plaissant de voir les gens du monde vouloir l'entendre mieux qu'un *Sydenham*, qu'un *Bærhaave*, un *Mead*, & peut-être mieux encore que tous les Médecins les plus éclairés? ou bien, n'est-il pas pitoyable de voir, que tout ce que l'on dit, tout ce que l'on croit, tout ce que l'on fait, soit sujet à la mode de dire, de croire & de savoir. jusques là même que les hommes semblent n'avoir d'autres certitudes que celles qui sont soumises à la mode? Si on leur disoit que c'est être réduit à la condition des animaux, que de ne savoir penser ou agir que par imitation; que la petitesse d'esprit est la seule qui se nourrisse de l'autorité vulgaire, & conséquemment de l'erreur; que les gens qui savent faire usage de leur raison, ne se soumettent jamais à l'auto-



rité, quelque grande qu'elle soit; on leur diroit très vrai, & cependant ils ne le croiroient pas: Il n'y a malheureusement que trop de gens pour qui la vérité n'est pas faite; ce n'est qu'aux hommes sensés que je la propose dans tout le cours de ce traité, & c'est à eux seuls que j'ose dire qu'ils peuvent guérir de la goutte quand ils veulent: la suite va le prouver.

CHAPITRE II.

De l'humeur de la Goutte,

Il est facheux qu'un trop grand nombre de Médecins spéculatifs, à l'exemple des autres Philosophes, ayent fait autant de systêmes en Médecine, que ceux-là en ont fait en Philosophie.



Les ténèbres, où étoit enſévelie la
Phyſique depuis tant de ſiècles, pou-
voient être cauſe, que les hommes
cherçaſſent à débrouiller & expliquer,
n'importe comment, ce qui ne leur pa-
roifſoit pas à un point d'évidence ſatis-
ſaſant; il étoit naturel & très indiffé-
rent que les hypothèſes, le doute &
les conjectures fuſſent mis en uſage,
pour éclaircir un cahos qui offuſquoit
& embarroſſoit l'eſprit, & que les efforts
de l'imagination, ſoutenus de l'obſerva-
tion la plus attentive, conduiſſent aux
expériences, qui ont enfin donné l'être
à cette Phyſique lumineuſe, qui, depuis
ſoixante & dix ans, a été portée à une
ſi haute perfection, que l'eſprit le plus
vaſte peut y trouver de quoi exercer
ſa capacité.

Depuis cette époque, qui paroît avoir
fixé l'aſſiſe d'un monument, dont les di-
verſes parties ſont ſi capables de faire



honneur à la sagacité humaine, la plus saine partie des Physiciens ont pros crit les systêmes, ils ont laissé à la justesse & à la elarté de l'esprit, le soin de découvrir les secrets de la nature; ils ont remis à la certitude des expériences, celui de les vérifier & de les exposer aux yeux de ceux qui veulent les connoître; & quoiqu'il reste en Physique encore quantité de choses obscures, sujettes à discution, beaucoup de phénomènes aussi inexplicables que frappans, une infinité de découvertes à éclaircir & à faire; la société en tire de si grands avantages en tous genres qu'elle ne sauroit témoigner trop de reconnaissance aux savans hommes qui s'y sont consacrés.

Mais ce dont on a lieu de s'étonner, c'est que les Médecins, dont toutes les connoissances sont purement physiques, ou plutôt, dont l'art peut être



considéré comme la réunion des principales tiges de cette science, ayant pu avec quelque sorte de satisfaction persister à forger des systêmes chimériques, qui dévançassent la certitude de ces connoissances, qui prissent toujours le pas sur les lumieres de l'expérience, & qu'ils n'ayent pas senti, qu'il étoit bien plus prudent de s'en rapporter à elle, que d'anticiper sur le droit qu'elle a de nous guider, quand elle est éclairée d'une théorie, qui ne doit admettre que la démonstration pour garant.

On pourroit pardonner cette fureur, qu'on avoit de systématiser en Médecine, avant la découverte de la circulation du sang; on étoit curieux d'expliquer des effets, dont on ignoroit les causes; mais ne sembloit-il pas qu'à la découverte de *Harvey*, tout systême dut cesser, & que comme il étoit évident que cette lumiere dissipoit sans retour



ce tās confus d'hypothéses obscures qui l'avoient précédé, on devoit la suivre uniquement, d'abord, & sans cesse, pour expliquer l'économie animale, les causes internes, & les signes extérieurs de la plupart des maladies, qui ne dépendent que de ses ordres, aussi bien que de l'altération des parties composantes du corps.

Cependant par un fatal esprit d'égarément autant à plaindre qu'à blamer, on n'a point encore cessé de faire des systèmes, qui contredisent l'expérience la mieux démontrée; on ne se contente pas d'en faire sur chaque maladie en particulier, on croit que toutes leurs qualités en demandent aussi. Je ne vois pas comment on peut se dissimuler, que cette foiblesse, dont quelques bons esprits n'ont pu se garantir, ne soit l'obstacle le plus opiniâtre & le plus barbare que puisse rencontrer le progrès



des sciences: Un systême en Médecine aussi bien qu'en Philosophie, dure deux siècles, & l'on est dans l'erreur tant qu'il dure; il s'en fait un autre, on rit du précédent; après une durée malheureusement plus longue, celui-ci tombe, il est méprisé à son tour, & de systême en systême, ou ce qui est la même chose, de sottise en sottise, les siècles s'écoulent, nous restons dans l'aveuglement, & les arts vont au petit pas de la tortue.

Il faut avouer, que c'est cruellement abuser de la confiance des hommes, que de leur progoser des rêveries si frivoles sur l'art de conserver la santé & la vie; & de quelque couleur qu'on veuille les masquer, il sera toujours trop dangereux en médecine de prendre les systêmes & les hypothèses pour guides; c'est un abus funeste, qu'il faudroit enfin proscrire. La moindre
atten-



attention je crois, peut en convaincre tout homme sur qui la prévention n'a point de prise, & c'est aussi ce que je prouverois, si la crainte d'être trop long ne m'arrêtoit: d'ailleurs j'en me suis proposé de publier dans peu quelques remarques sur les désordres affreux, que de mauvais systèmes en médecine peuvent causer chez toute une nation, & ce n'est pas ici le moment de s'étendre sur cela.

L'expérience, la reflexion & la méditation devraient toujours avoir le pas sur les hypothèses, dans les recherches dont la goutte est susceptible, aussi bien que dans celles que l'on peut faire sur toute autre maladie, pour en connoître la cause & expliquer les effets de ses divers symptômes.

Dans le cas de la goutte, il faut démêler quel est l'état du sang, de la

C



lymphe, & des humeurs excrémenteuses, telles que sont la sueur, les urines, la salive, la pituite, les larmes; & avoir soigneusement réfléchi sur l'état & l'abondance de la liqueur des articulations; sur la nature des nœuds & des concrétions pierreuses, qui se forment dans les jointures; sur la carie des cartilages & des os; sur les érosions des membranes, sur les convulsions des parties nerveuses, & enfin sur la pierre qui se forme dans les reins & dans la vessie des gouteux.

Le sang que l'on tire à un gouteux encore dans la vigueur de l'âge, & d'un bon tempérament, n'offre que l'aspect d'un sang inflammatoire, semblable à celui que l'on tire à un homme actuellement attaqué d'une pleurésie; il y a seulement cette différence, que celui des gouteux nâge dans une plus grande quantité de sérosité, & con-



tient beaucoup moins de parties rouges; sa surface forme une pellicule coriace, & fort élastique.

Le sang qu'on tire à un goutteux foible, dont les accès ont été plus fréquens, & qui dans sa jeunesse s'est trop livré aux excès de venus, contient encore moins de parties globuleuses rouges, dont la masse tire un peu sur le noir, & il n'âge dans une très grande quantité de sérosité verdâtre, & un peu salée au goût; ce sang devient puant, immédiatement après être refroidi. Ce sont là les caractères de l'appauvrissement & de la causticité des fluides, qui annoncent la goutte scorbutique & rhumatifante.

Ce n'est que par l'aveu du malade, qu'on peut savoir si la goutte est vérolique ou non; il est absolument impossible d'en juger par la seule in-



spection du sang; l'expérience montre seulement, que celui qu'on tire aux goutteux qui sont dans ce cas-là, est ordinairement plus rouge que celui des autres, & qu'après s'être figé il nâge dans une sérosité plus l'ymphide, quelquefois laiteuse, mais ayant toujours une âcreté rance ou fœtide.

Quelquefois ayant que l'accès se manifeste, la pituite ôte la respiration & l'on est prêt à suffoquer. Avant & pendant l'accès, les larmes sont si piquantes, qu'elles brulent les membranes des yeux, comme fait l'eau de savon; les urines sont si ardentes, qu'elles enflamment l'urèthre & la vessie, elles sont si chargées de limon sablonneux, qu'elles peuvent engendrer la pierre très vite dans les reins ou dans la vessie; les os se mollifient, se gonflent, s'enflamment, & se carient dans les jointures; toutes les parties où vont



s'attacher les tendons, deviennent si douloureuses & si sensibles, que le sentiment de douleur y reste dix ou quinze ans après la guérison de l'accès: l'humeur de la goutte étant trop épaisse, & rassemblée en trop grande quantité dans les articulations, elle ne laisse échapper, par la transpiration, que la partie la plus volatile & la plus déliée, le reste séjourne, se dessèche & se pétrifie.

La sueur des gouteux tant aux pieds qu'aux mains, est fort pénétrante, fort âcre; elle donne une couleur rousse ou noirâtre à l'argent le plus fin, qui en a été pénétré, à-peu-près comme fait la vapeur du soufre allumé; j'ai éprouvé moi-même la plus grande part de ces effets violens de l'humeur gouteuse, & je les ai observés sur mille autres.



Or ces faits étant constatés, il s'agissoit de les expliquer, & l'on a imaginé toutes sortes de suppositions, pour déterminer qu'elle étoit la nature de l'humeur gouteuse, & déduire en conséquence les effets de la maladie. Les uns ont supposé qu'elle étoit un mélange de diverses autres humeurs excrémenteuses, discordantes par leurs qualités, & leurs usages; d'autres ont crû que c'étoit une collection de divers fluides, étrangers, tous hétérogènes, & propres par leur union à ne pouvoir causer que cette maladie: celui-là prétend que ce n'est que l'humeur de la transpiration arrêtée & corrompue: celui-ci dit que c'est un mucilage extrait & séparé des alimens & des boissons que nos prenons; cet autre nous assure que c'est une combinaison de plusieurs sels subtils & pénétrants, &c. Il n'y a sorte de suppositions que l'on n'ait mises en usage, pour caractériser la na-



ture de l'huméur goutteuse. *Hoffmann* lui-même, dit que le sel de *tartre*, ou l'*acide tartareux* existe dans le sang des goutteux, & qu'il est la cause principale de la maladie. Il cite, pour le prouver, les analyses diverses que plusieurs Médecins ont faites sur les concrétions pierreuses, tirées des jointures des goutteux, sur leurs excréments, leur salive, leur urine &c. il est enfin si bien persuadé de ce fait, qu'il dit que le tartre de vin est la matiere premiere de l'huméur de la goutte; mais peut-être trouvera-t-on que cela s'accorde mal avec ce dont il convient ailleurs, savoir, que la goutte succède à presque toutes les indispositions, & qu'alors elle les fait toutes disparoître: c'étoit donc aussi le tartre qui causoit toutes ces maladies, qui se sont changées pour la goutte? cela paroît assez ridicule. Je fais, & je l'ai dit ailleurs, que le tartre

C 4



des vins contribue à causer la goutte, quand il s'en trouve une assez grande quantité dans le sang, mais ce tartre seul, n'est pas la cause unique de cette maladie. En effet peut-il la causer chez les gens, qui n'ont jamais bû de vin? & n'est-il pas prouvé qu'elle attaque tous les sexes, à tout âge, dans presque tous les païs du monde, lorsque par quelque cause que ce soit, le sang a dégénéré de ses qualités fluides & balsamiques. *Hoffmann* ne savoit pas qu'il y a des peuples entiers, où quantité de pauvres gens ont la goutte, quoiqu'ils n'aient jamais bu de vin. Tels sont entre autre les Bretons, les Normands, les Picards & les habitans du nord de l'Angleterre, qui ne boivent que du cidre, & qui ont une espèce de goutte, qui les estropie fort vite; cette liqueur a une pointe si mordante, qu'elle fait tousser ceux qui n'y sont pas accoutumés, & qui les rend pulmo-



niques lorsqu'ils s'obstinent à en boire; on dira peut-être que cette boisson contient aussi du tartre en dissolution, & en assez grande quantité pour causer cette maladie; mais on dira plus vrai, si l'on avoue que son acide aigre, & son esprit piquant ou vineux, suffisent pour altérer le sang, & l'épaissir au point de faire naître la goutte; parceque tous les suc des fruits, aussi bien que toutes les décoctions des graines, qui ont été susceptibles de fermentation, contiennent de cet esprit inflammable, qui suffit seul pour causer la maladie en question. On doit savoir que le cidre à la seconde distillation, donne un esprit inflammable aussi fort que l'esprit de vin, mais infiniment plus âcre. La moitié des habitans de l'Europe sont dans le même cas, ils ne doivent cette maladie qu'à l'usage de la bière, qui fait leur boisson ordi-

C 5



naire; elle la cause toujours d'autant plus vite, qu'elle est plus chargée de grain, parce qu'alors elle contient presque autant d'esprit que le vin; c'est ce dont on peut se convaincre par la distillation. Il y a plus; les grands mangeurs, qui vivent dans l'oïseté, & ceux qui se sont trop livré à l'amour, sont fortement attaqués de cette maladie, quoiqu'ils n'aient bu que de l'eau toute leur vie; j'en ai donné la raison ailleurs.

Beaucoup d'autres Médecins, pour se tirer d'embarras, ont donné à l'humeur de la goutte les noms & les qualités corrosives, que l'on donne aux esprits les plus violens, que la chimie ait su tirer des fossiles & des minéraux: ils ont dit, qu'elle étoit un *acide vitriolique*, ou un *acide nitreux*, parceque cette humeur ou virus de la goutte,



qui se trouve dans nos veines, produisoit sur nos parties solides les mêmes effets, qu'y peuvent causer ces esprits chymiques violens, quand on les y applique, ou quand nous les avalons en trop grande quantité. Sur ce principe faux, ces Médecins combattoient cette maladie par des remèdes contraires aux acides brulans, qu'ils avoient supposé; ils ne considéroient pas, que dans le cas où leur supposition eut été vraie, toute la machine humaine se fut trouvée détruite par une mort soudaine.

Il est bien étonnant, que quantité de Médecins, d'ailleurs très habiles, ayent eu recours à ce langage. Il est trop absurde de supposer l'existence d'un corrosif de cette nature, pour expliquer les désordres qui arrivent dans notre corps, dont la structure délicate ne comporte jamais la présence d'un



corrosif de cette force. *L'opium*, qui n'est que le suc d'un *pavot*; le suc de *cigue*, celui de *l'aconit*, & beaucoup d'autres, qui ne sont pas même si âcres, que le *raifort sauvage*, nous tuent presque aussitôt que nous les avalons: on meurt pour avoir seulement tenu de *l'aconit* dans la main, & l'on ne trouve à cette main nulle marque de corrosion; les sucs de ces funestes végétaux ne sont pas à cent degrés près si âcres que l'acide vitriolique ou le nitreux; d'ailleurs le sang d'un gouteux, dont les os sont cariés par l'humour de la goutte, ni celui d'un vérolé qui est dans le même cas, n'offrent nulle marque de l'existence d'un esprit acide.

Le sentiment distinct de ce que j'ai éprouvé, & les remarques que j'ai faites sur quantité de personnes, attaquées de diverses sortes de rhumatisme & de



goutte, m'ont assuré démonstrativement que l'humeur qui cause ces deux fortes de maladies, est absolument la même; les effets en sont variés presque à l'infini, relativement à l'âge, au sexe, au tempérament des malades, au genre de vie, que l'on mène, aux aliments dont on fait usage, & sur tout au climat que l'on habite; une sérieuse attention réfléchie, que l'observation & l'expérience ont vérifié, me persuade que l'humeur de la goutte réside dans la masse totale de nos fluides, devenus un peu plus âcres & plus gluans; qu'elle cause des maladies toutes différentes suivant les parties qu'elle affecte: que si elle se fixe dans la tête, elle y cause des vertiges, l'apoplexie ou la paralysie; qu'elle cause la pleurésie ou la pulmonie, si elle se jette sur les parties de la poitrine; qu'elle produit la colique & des crampes d'estomac,



quand elle s'arête dans ce viscère ou dans les intestins; qu'elle ne cause le rhumatisme ou la goutte, que quand elle attaque les membranes, les enveloppes des tendons, les nerfs, les muscles, les jointures des os, & leurs enveloppes; qu'elle est capable enfin de quitter & d'attaquer alternativement toutes les parties du corps; en descendant de la tête aux pieds, ou en montant des pieds à la tête, dans un très court espace de tems; qu'enfin cette humeur cause quelquefois le rhumatisme plusieurs années; après quoi elle cause la goutte, & que pendant tout le cours de la vie, elle est tantôt l'une ou tantôt l'autre de ces maladies à différens tems, sous différentes formes, & en différentes parties du corps: trente années d'observations me l'ont confirmé. *Sydenham* & *Bærhaave* étoient du même avis.



Il falloit faire cette attention, que dans un corps sain, le sang est une liqueur très douce, balsamique au gout, & qui n'offre l'impression d'une petite pointe de sel, que parceque l'homme en prend dans ses alimens; celui des animaux & des enfans en contient si peu qu'on ne l'y distingue presque pas; que par conséquent cette liqueur dont la vie & la santé dépendent, cessant de conserver sa douceur, sa qualité balsamique & fluide, par quelque cause que ce fut, devoit apporter du désordre aux parties qu'elle arrose; que si tôt que le moindre degré d'acrimonie, ou dépaississement s'emparoit du sang, tout le corps devoit se trouver dans la même situation qu'éprouve un végétal qui commence à se corrompre; que de là, quantité de maladies, pour lesquelles on avoit supposé des acides, pouvoient avoir lieu, seulement en causant tan-

tôt des obstructions, des inflammations, & tous les dérangemens qui ne sont que la suite de ces deux sources, qui traînent souvent après elles une vraie pourriture de toute la masse du sang, comme on le remarque dans le scorbut opiniâtre & dans la supuration des viscères.

Il n'est pas toujours vrai que les corps agissent sur nous à raison de leur violence apparente, & ce n'est pas leur causticité effective qui leur donne plus de prise sur nous, comme je viens de le prouver par l'exemple des poisons que j'ai cités: c'est une raison physique, qui demanderoit un détail que la nature de cet ouvrage ne comporte point, & pour lequel je renvoye aux œuvres physico-chimiques de Monsieur *Sham*, à celles de *Robert Boyle*, de *Bærrhaave*, à la chimie de *Mr. Macquer*, & à d'autres semblables, parce qu'une



qu'une digression sur cela ne feroit que peu relative à mon sujet.

Toutes ces impressions, dont les nerfs & les membranes sont irrités, ces ardeurs d'urine, ces larmes piquantes, cette salive âcre & les autres symptômes que j'ai indiqués & sentis moi-même, n'ont certainement pour principe qu'un très foible degré d'acrimonie, & il ne paroît extrême que relativement à la sensibilité de nos organes; car si l'on pouvoit seulement causer à nos fluides l'aigreur effective que l'on remarque au suc d'une pêche, nous péririons à l'instant: & c'est pour avoir pris l'apparence pour la réalité, que l'on s'est si étrangement écarté de la raison.

Les Médecins, dont je viens de parler au sujet de l'humeur de la goutte, devoient donc faire précisément le

D



contraire de ce qu'ils ont fait; ils devoient abandonner des suppositions, qui, n'étant fondées sur rien, sont toujours fort à craindre; c'étoit de la connoissance réfléchie des symptômes & des accidens qui précèdent, qui accompagnent & qui suivent la goutte, qu'on devoit chercher à connoître le caractère propre de l'humeur gouteuse, & ne pas lui en supposer d'imaginaires, pour expliquer les accidens qu'elle cause. C'est à *posteriori* qu'il faut raisonner dans toutes les discussions physiques, pour arriver à quelque chose de certain; les Académies de Paris & de Londres l'éprouvent depuis long-tems, & tous leurs travaux qui ont l'étude de la nature pour objet, sont dirigés par ce guide prudent, *l'induction physique*; elle leur montre du doigt l'expérience à faire, & l'expérience fixe le degré de certitude. C'est la méthode que suiyoit l'illustre Chan-



celier *Bacon*: c'est par ce moyen que ce grand homme a si prodigieusement étendu & varié ses connoissances philosophiques; (a) c'est en suivant cette route que ceux qui l'ont pris pour modèle, ont laissé si loin d'eux ceux qui s'en sont écartés. Les oeuvres du célèbre *Robert Boyle*, (b) qui a mérité le premier rang parmi les Physiciens de son siècle, & celle du Docteur *Sham*, sont une preuve bien convaincante de l'utilité du raisonnement, déduit de l'observation que l'expérience vient vérifier & appuyer.

Il seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité que les Médecins résolussent d'un commun accord, de ne suivre

D 2

(a) Voyez *Organum novum: & the philosophical Works of Francis Bacon*, 3 Volumes, London.

(b) Voyez *the philosophical Works of the honorable Robert Boyle*, 2. Edit, London.



dans tous leurs travaux jamais d'autre guide que l'induction, & de ne rien donner à l'imagination, & encore bien moins à l'opinion: dans un art, dont dépend la conservation des hommes, tout doit être démontré, ou d'une évidence qui approche de la démonstration. Ce n'est pas uniquement dans le fond d'un cabinet, qu'on doit chercher des éclairciffemens, propres à bien faire connoître cette singulière humeur de la goutte. Les jeunes gens qui ne sont que trop idolâtres des systèmes, commencent malheureusement par les y étudier de bonne foi; ils les suivent sérieusement, & à la rigueur dans le cours d'une pratique, qui ne peut être que funeste aux malades; ils croient enfin toucher au comble de la perfection, quand après avoir perdu le plus beau tems de leur vie dans l'erreur, ils parviennent aussi à laisser aux autres quelque mauvais système,



dont la structure extérieure présente tout au plus une espece de régularité. C'est ainsi que quantité de personnes consacrées à l'utilité & au bien du public, abusent d'un tems précieux, qu'elles employeroient infiniment mieux, en étudiant & comparant les observations des meilleurs Praticiens françois & anglois, & en suivant de très bonne heure avec une sévère assiduité, ces grands hôpitaux de France, qu'on trouve d'un bout à l'autre du royaume, & qui offrent des milliers de malades, que les Médecins étrangers, aussi bien que les nationaux peuvent visiter à toute heure, pour le progrès de la Médecine & le bien de la Société; ils auroient moyennant cela bientôt acquis une connoissance certaine de la goutte, sans avoir recours aux suppositions: outre les fâcheuses conséquences dont elles sont reprehensive, leur insuffi-

fance a quelque chose de si humiliant pour ceux qui s'y laissent surprendre, qu'on ne sauroit trop exhorter les jeunes gens à s'en garantir. (*) Il est aisé de sentir, que l'alternative est trop frappante, quand elle prouve que le Médecin qui suit les suppositions, tue ses malades en supposant; & que celui qui écoute l'observation les guérit, en suivant les indications de la nature. *Quello che s'inganna per mancanza d'ingegno, inganna sempre gli altri per la stessa debolezza, e dopo, cascano tutti insieme nell' profondo abisso d'errore.*

A juger de la nature de l'humeur de la goutte par ses effets, on peut avancer qu'elle est plus violente que l'humeur vérolique: elle enflamme les

(*) Voyez Traité de la structure & des maladies du cœur par Mr. Senac; & Boerhaave, Method. descend. Medicin.



membranes des jointures, les enveloppes des tendons, les muscles; elle brule l'estomac, elle y cause des convulsions, que nul homme n'est capable de supporter; elle enflamme le poulmon & le gangrene fort vite; elle carie les cartilages & les os des genoux, des jambes, des pieds & des mains; elle détruit si promptement les parties balsamiques du sang, qu'il n'est bientôt plus qu'un limon grossier, capable de s'arrêter par tout, & d'engendrer la pierre dans les reins, dans la vessie, dans les jointures, & même dans les membranes, qui sont immédiatement sous la peau. Il semble que c'est à une disposition gluante un peu septique, & cependant capable d'inflammation, bien plutôt qu'à un état réel de grande causticité, qu'il faut attribuer ces désordres.

D 4



Si avec cela on considère l'analogie qui se trouve entre l'humeur goutteuse, le virus vénérien, le scorbutique, le scrophuleux & le Rikétique; par la propriété qu'ils ont tous de mollifier les os les plus solides, de les carier, & surtout par celle d'être assez constamment héréditaires de pere en fils jusqu'à la dixième génération, on en pourra tirer de justes conséquences. Je n'en dirai pas davantage sur cela, crainte d'ennuyer; les gens éclairés savent le reste. Je vais décrire les causes de la goutte, & les moyens de la détruire.





CHAPITRE III.

Premiere cause. L'abus du plaisir vénérien.

Quoique cette maladie ait quantité de causes différentes, je ne parlerai que des trois principales, qui produisent la goutte immédiatement; toutes les autres doivent être regardées plutôt comme accessaires.

Si la semence de l'homme est la liqueur par laquelle il donne l'être à d'autres créatures de son espece, elle est aussi la plus nécessaire à son accroissement propre, au soutien de la vigueur de toute la machine humaine, & à la conservation de la santé.



La végétation de l'homme est d'autant plus prompte, sa structure est d'autant plus solide, qu'une plus grande quantité de semence saine & bien conditionnée, a concourru à sa formation. Le germe de cette même liqueur qui se trouve dans l'enfant, le fait végéter comme une plante, dont la sève nourricière a tous les caractères propres à un bon accroissement.

Sitôt que l'âge de puberté approche, ce germe se développe, les solides du corps humain sentent une vigueur, un feu furnaturel; la voix devient mâle, & l'accroissement qui suit cet instant a quelque chose qui tient du prodige. Tel a été un petit enfant délicat jusqu'à l'âge de quinze ans, où s'est manifesté chez lui l'état de puberté, qui presque tout à coup est devenu un vigoureux colosse, méconnoissable à ses parens.



Ce sont là les premiers effets de la semence, dont la conservation pour la suite est si précieuse au maintien de la vigueur & de la santé. Ce n'est pas assez qu'il s'en trouve beaucoup dans le sang pour former un homme robuste, il faut aussi la conserver comme un trésor jusqu'à vingt-cinq ans, pour attendre qu'elle ait achevé de donner au corps toute la force que la nature lui a destinée.

Mais les mœurs de notre siècle ne comportent ni tant de patience ni tant de prudence; à peine un jeune homme est nubile, qu'ayant attendu ce moment avec inquiétude, il se livre au plaisir de l'amour, & cela avec d'autant moins de réserve, qu'il ne connoit pas le danger des abus qu'il en fait. Il s'oppose dès ce moment au développement de ses organes, dont il affoiblit la structure pour toujours; il se met



dans le cas d'être délicat & maladif tout le reste de sa vie: il est bientôt épuisé; il maigrit, & l'acrimonie putride où tombent les fluides qui coulent dans ses veines & qui se communiquent à toute la masse, dont il s'est efforcé de soustraire la partie balsamique, qui seule pouvoit la conserver dans un état sain, le jette bientôt dans un abattement qui finit quelquefois par la consommation ou le marasme. Les grandes villes, où le luxe & la débauche font un mal épidémique & contagieux, fournissent à nos yeux des exemples sans nombre de ces spectres prématurés, que la nature avoit formés pour vivre un siècle.

Les effusions de la semence, appauvrissent le sang de celui qui s'y livre trop tôt ou trop souvent; elles éteignent le feu du principe de la vie; les nerfs deviennent foibles & languissans;



la contraction des muscles & des autres ressorts diminue; les viscères perdent leur activité; le cœur & le cerveau dégèrent & entraînent avec eux la ruine du reste.

L'harmonie qui dépend de l'action & de la réaction des solides & des fluides, cesse peu-à-peu, tout languit; par conséquent la masse des humeurs, dont la célérité, la chaleur & la salubrité dépendent du ressort vigoureux des fibres, se rallentit; elle s'arrête en partie; elle croupit, elle s'aigrit, & quelque part que se dépose la quantité de ces liqueurs, dont l'équilibre est perdue par le relâchement & l'affoiblissement des organes, qui n'en peuvent plus soutenir le poids, elle y cause des désordres mortels, dont le plus fréquent en pareil cas est la goutte.

A ne considérer que ce qui se passe chez les *Castrati*, on peut aisément



comprendre que lorsque le germe de la semence est retenu dans le sang, les corps deviennent robustes, & se conservent sains pendant une longue suite d'années. Ces gens-là ont ordinairement les os très solides, & beaucoup plus gros que ceux des autres hommes; ils sont surchargés de tant de sève masculine, qu'ils deviennent très charnus, très gras, & leur embonpoint leur est souvent à charge: ils ont un teint de fraîcheur agréable, ils vivent ordinairement beaucoup, & sont peu malades: la semence qui devoit se filtrer dans leurs testicules, est toute retenue dans la masse de leur sang.

Il est prouvé, que les effusions trop fréquentes de semences, auxquelles se livrent les hommes, après les avoir affoiblis, leur ôtent de très bonne heure la force des jambes, qui deviennent sujettes à s'enfler; ils ne sont plus capa-



bles de marcher, ni de se tenir debout, sans éprouver des lassitudes insupportables; ils perdent la faculté d'engendrer, parceque les muscles ne peuvent plus se contracter, & parceque leur semence a trop dégénéré; ils sont sujets à frissonner, surtout après l'acte vénérien; ils perdent l'estomac, l'appétit; & leur sang est tellement appauvri, qu'ils tombent aisément dans les maladies putrides & scorbutiques: la goutte dont ils sont attaqués, leur fait naître très vite la pierre dans les reins & dans la vessie. Ce sont ces gens-là qui sont sujets à cette espèce de goutte, qu'on nomme remontée, qui se jette si facilement sur les viscères, & qui tue le malade en trois fois vingt-quatre heures.

Sanctorius prouve que l'acte vénérien arrête subitement l'insensible transpiration de plus d'un quart; ce qui est



prodigieux par rapport à la dissipation qu'elle fait ordinairement du superflu de notre nourriture. Feu Mr. *Hunauld*, qui étoit aussi célèbre par ses lumières que par la beauté de son génie, étoit persuadé qu'un seul acte vénérien produisoit un affoiblissement & une perte égale à celle qui arrive par l'effusion d'une tasse de sang.

CHAPITRE IV.

Seconde cause. L'abus du vin & des boissons fortes.

Il n'y a qu'une voix parmi les Médecins de l'antiquité, qui ont été les plus versés dans la pratique, & qui ont le plus soigneusement recherché les causes des maladies, pour convenir que l'usage



l'usage immodéré du vin cause la goutte. Les lumières de la Physique, la connoissance des corps mixtes qui en dépend, celles de leurs actions réciproques, ont expliqué le mécanisme par lequel leurs diverses parties intégrantes agissent sur les fluides & les solides du corps humain: les analyses & les expériences ont été mis en usage pour achever la démonstration, & la certitude qui en a résulté, s'est trouvée au rang des vérités, qu'il est absurde de contester ou de mettre en question.

Les vins sont d'autant plus dangereux, qu'ils contiennent plus d'esprit & plus de tartre, les moins malfaisans sont ceux qui abondent en partie aqueuse. L'analyse prouve que tous les vins sont un mixte composé de ces trois ingrédients, & qu'ils ne diffèrent que par le plus ou le moins. Les effets de cette liqueur qui est fort astringente,

E



font à-peu-près les mêmes que ceux d'un foible caustique; elle déssèche les fibres de nos parties solides, elle épaisfit si fort la lymphe & le sang, qu'ils deviennent gluans & glaireux; elle communique à toutes nos humeurs une sorte d'acrimonie âpre & brulante: on voit que ceux dont l'abus du vin & des liqueurs fortes a gâté la lymphe, perdent bientôt l'appétit; leur estomac & leurs intestins racornis ne digèrent presque plus; ils ont des aigreurs, des rapports, des indigestions fréquentes; ils deviennent sujets à des vomissemens de matiere glaireuse & salée, qu'ils rendent le matin en se levant; ils sont suffoqués par la pituite qui leur tombe des glandes de la gorge; & si dans cet état la goutte ne les faisit pas, ils sont emportés par des fièvres ardentes, ou par des inflammations de poitrine.



J'ai remarqué que les habitans de tous
païs à vignobles étoient communément
assez désolés de ces accidens: que la
France, l'Italie, la Sicile, l'Espagne,
toute la Grece, la Turquie & particu-
lièrement les villes d'Allemagne, de-
puis Basle jusqu'à Hambourg, & depuis
Cologne jusqu'à Berlin, offroient une
assez grande quantité de goutteux. On
fait que l'Allemagne fournit de tartre
blanc, presque tous les droguistes de
l'Europe; le vin de ce país en est pro-
digieusement chargé, & l'on convient
assez, qu'il n'en est pas de plus propre
à causer la goutte, si ce n'est le vin de
Moselle, qu'on doit regarder comme
une liqueur plutôt acide que vineuse,
parcequ'il ne meurit presque jamais
dans les tonneaux, il ne dépose pres-
que point de tartre, il le retient tout
en dissolution, & il cause une goutte
horrible: cependant les Médecins

E 2



allemands le croient fort benin, ils l'ordonnent aux gouteux.

Le vin de Champagne est si propre à causer la goutte, que les hopitaux de cette Province sont pleins de gouteux, & de gens attaqués des autres maladies de jointures: ce vin fait de si violentes impressions sur les parties nerveuses & membraneuses du corps humain, qu'une infinité de personnes pour avoir bû seulement quatre verres de cette liqueur au souper, ne peuvent dormir la nuit, à cause des maux de tête, des crampes & des douleurs qu'ils ressentent dans les membres. D'autres après un excès de cette boisson, sont immédiatement saisis de la goutte; les rues, les promenades & les places publiques des villes de Champagne, exposent aux yeux des passans quantité de convalescens & de valétudinaires, qui en montrent les fâcheux effets.



J'ai vû parmi les gens de mer, quantité de ceux que les glaires de l'estomac & de la poitrine, sont toujours prêts à suffoquer, & que la goutte rend impotens fort vite, à cause de la grande quantité d'eau de vie, & d'esprit de grain qu'ils boivent.

L'Angleterre & la Hollande présentent beaucoup de ces gens accablés de douleurs de membres; surtout parmi les marins & le peuple, qui sont fort adonnés à l'usage des boissons spiritueuses.

J'aurois lieu de m'étonner de trouver à Potsdam tant de gouteux, tant de gens accablés de douleurs de jointures, de rhumatismes & de raccourcissements de bras & de jambes, si je ne savois pas que proportion gardée, c'est la ville du monde où l'on boit le plus d'esprit de grain: les soldats y péric-



fent presque tous de crachement de sang, de la consommation & des maladies inflammatoires que cause cette liqueur; ou bien ils perdent l'usage de leurs membres dans un âge & dans un état de vigueur qui sembloit leur promettre une santé & une vie beaucoup plus longue. L'hyver passé, (*) qui a été très rigoureux, en a vû périr une si grande quantité, attaqués de fièvres ardentes & inflammatoires, qu'on avoit crû qu'elles étoient épidémiques & contagieuses; ce n'étoit cependant que l'effet des boissons spiritueuses, parce que les soldats boivent toujours de l'eau de vie à raison du froid, & que c'est à raison du froid que les liqueurs sont plus dangereuses.

Si je disois, que je connois ici des gens, qui boivent une demi bouteille d'esprit de grain par jour, & que le

(*) de 1754 à 1755.



fergent qui écrit ceci sous ma dictée, m'en cite d'autres qui en boivent jusqu'à une bouteille, personne ne le croiroit.

Cette affreuse liqueur n'y vaut que trois gros la bouteille, & tous le monde en peut distiler: c'est un abus auquel les gens de police devroient mettre ordre; abus qui coute au moins deux cens hommes par an à la garnison, en comptant les invalides avec les morts: il me semble que cela mérite la peine qu'on y fasse attention, à moins qu'on ne voulut encore prouver qu'il vaut mieux qu'il en coute quarante mille écus au Roi, pour recruter les gardes, que de gêner une trentaine de distillateurs, qui pourroient faire un métier plus utile au public, en employant à brasser d'excellente bière chargée de houblon, cette énorme quantité de grains, que l'on semble

E 4



prodiguer à la distillation uniquement pour détruire l'espece humaine.

Quand *Hoffmann*, Médecin du Roi, a dit que les liqueurs spiritueuses étoient ce qu'il connoissoit de plus nuisible à la santé, parce qu'elles enflammoient les solides du corps humain; qu'elles épaissoient & coaguloient les fluides; qu'elles causoient des obstructions dans les viscères, d'où il s'ensuivoit des fièvres hectiques, & des hydropisies, qui emportoient des multitudes de citoyens; que ces liqueurs détruisoient & pourrissoient l'estomac, les intestins, le foye, le poulmon; quand ce Médecin a écrit avec tant de sincérité en faveur de ses compatriotes, a-t-on pris pour des rêveries frivoles des vérités de cette importance; ou bien a-t-on crû que la vie de deux cens mille personnes fut indifférente au bien d'un état? Il y a partout une fatalité singu-



liere, qui tolère des abus monstrueux, & semble éterniser par l'indifférence ou la crainte mal entendue, des erreurs pitoyables.

Mylord Evêque de Worcester, (*) rempli de zèle pour le bien de l'humanité, vient de prouver dans un discours très pathétique, prononcé en présence de la ville de Londres, que l'usage des boissons spiritueuses étoit la cause la plus puissante de la dépopulation de l'Angleterre; que ces liqueurs causoient toutes les infirmités du peuple, & qu'elles le portoient à toutes sortes de crimes. Les Médecins ont aussi prouvé, qu'elles avoient plus détruit, & détruisoient encore tous les jours plus d'Américains, que la poudre à canon, ou les bayonnettes n'en ont jamais fait périr.

E 5

(*) The expediency of preventive wisdom.
London 1757.



Il n'y a peut-être qu'en France, où il se présente autant de goutteux aux yeux des Médecins: presque toutes les Provinces y sont vignobles; on y boit d'une étrange façon; & quoiqu'il y ait moins d'yvrognes que par tout ailleurs, il n'y a nulle part autant de bûveurs. Il y a plusieurs provinces en France, où le vin ne coute qu'un sol la bouteille, & où les pauvres ne connoissent presque pas l'usage de l'eau: il n'est pas étonnant, si ce beau pays contient tant de gens, que l'intempérance rend victimes de cette affreuse maladie.

Je trouve inutile d'entrer dans le détail pour expliquer les progrès des altérations successives, que le vin & les liqueurs spiritueuses peuvent causer dans notre sang pour y faire naître l'humeur goutteuse; les Médecins en sont instruits, & les goutteux, pour qui



J'écris n'en fuivroient pas la chaîne, ou ne la croiroient point; ils ont sur cela des principes contraires, je n'en suis que trop convaincu. D'ailleurs il est à la portée de tout le monde, d'expérimenter que l'eau de vie & l'esprit, qui sont les parties les plus agissantes du vin, épaississent & coagulent la lymphe; on peut l'éprouver sur le sang humain, récemment tiré. Si-tôt qu'on a tenu du vin ou de l'eau de vie dans la bouche, la salive devient tenace comme du blanc d'œuf, & deux heures après avoir trop bu de ces liqueurs, la salive ne se filtre plus. Le suc des glandes de l'estomac & des intestins éprouve avec le tems les mêmes effets de ces liqueurs, c'est de-là que vient cette lymphe glaireuse & brulante, que les grands bûveurs vomissent le matin à jeun, & dont ils sont presque suffoqués. Cet épaississement a lieu dans toute la masse des humeurs



de notre corps, elles retiennent l'âcreté que leur communique le tartre & l'esprit des vins. On peut se convaincre que de la viande ou de la chair humaine, mises dans ces liqueurs, s'y durcissent & s'y déssèchent si fort, que même les pièces d'Anatomie, injectées de cire, en s'y désséchant, se racornissent & se crispent de telle façon, que cette cire est obligée de s'échaper à travers les pores des parties qui la contiennent.

C'est par cette raison de coagulation de la lymphe & de déssèchement des fibres, que l'un des plus savans Médecins de notre siècle dit, que l'eau de vie & l'esprit de vin, appliqués indiscrètement sur les membres du corps actuellement douloureux, y causent la gangrène, ou les raccourcissent de telle sorte, qu'ils perdent le mouvement pour toujours. On peut conclure



après cela quels doivent être les effets que ces liqueurs vineuses & spiritueuses peuvent produire sur nous, quand nous les buvons constamment & en trop grande quantité.

CHAPITRE V.

*Troisième cause. La bonne chère
& l'oisiveté.*

Il est généralement établi depuis longtemps, que quiconque jouit des biens de la fortune doit aussi jouir des délices d'une table somptueuse: c'est le premier attribut de la grandeur & de l'opulence, & c'en est aussi une des marques les plus distinctives.

L'usage & la condescendance ont fait approuver le plaisir innocent de la



bonne chere; c'est la passion la plus tolérable, & celle qui s'accorde le mieux avec les bonnes mœurs. Les hommes les plus grossiers font bientôt épris de ses charmes, & quoique cette forte de volupté dégénère souvent en extravagance, il n'y a personne d'assez mauvaise humeur aujourd'hui pour censurer une habitude qui a tant de raisons de son côté.

Mais comme les usages influent toujours sur la santé des hommes, on remarque que la variété des mets invite à goûter de tous, leur délicatesse engage à jouir du plaisir d'en trop prendre, & leur succulence cause dans la masse du sang une plénitude, une surabondance qui le surcharge; la vie oisive que mènent ceux, qui s'en font une volupté, cause la stagnation des humeurs qui en résultent, & elle s'oppose à leur dissipation. Les sucs d'un



sang trop riche s'arrêtent dans les vaisseaux capillaires, ils y séjournent, s'y aigrissent; la fièvre survient, qui voulant dégager la machine d'un poids qui la surcharge, met en mouvement ces humeurs croupies. Elle s'efforce à les jeter hors des voyes de la circulation qu'elles embarrassent: les jointures des os, leurs envelopes, & celles des tendons, présentent des cavités & des réceptacles propres à arrêter & retenir ces fluides viciés qui n'y peuvent pas aisément passer, à cause de leur ténacité, & de la finesse extrême des vaisseaux de ces fortes de parties: ces fluides s'y arrêtent, s'y déposent, les dilatent, & voila les cruelles douleurs de la goutte.

Il n'est pas toujours nécessaire pour que la goutte faisisse les grands mangeurs, que leurs repas soient délicatement apprêtés, & richement assaisonnés;



il fuffit que les alimens foient bien fuc-
culens, & qu'on en prenne plus que
le genre de vie auquel on eft con-
fakré, n'en peut diffiper. Par cette
feule raifon les gens d'églife, & les re-
ligieux de tous les ordres font fort fu-
jets à la goutte; leur vie fédentaire,
le défaut de mouvement, auquel leur
état les reftreint y concourent à la fois:
j'en ai vû quantité, qui, quoique très
pieux d'ailleurs, étoient défolés ou ac-
cablés de la goutte dans un âge peu
avancé, fans en excepter même des
chartreux, dont pas un de la maifon
n'étoit exempt; c'eft à quoi fe trou-
vent auffi fujets les gens de cabinet;
mais un peu de diète & beaucoup d'e-
xercice les en guériffent tous quand
ils veulent.

Les Anglois font les hommes qui fe
nourriffent le plus: ils ont les meilleurs
vivres du monde, les vins de France
&



& de Portugal les plus forts; la bière la plus chargée des parties nutritives & spiritueuses; ils peuvent avoir leurs propres d'entrées comestibles, à plus bas prix qu'aucune autre nation ne peut avoir les siennes, parceque la valeur numéraire de leurs espèces y est sous-double, comparée à celle de France; que la douceur & la température de leur climat est telle, qu'ils jouissent des plus beaux pâturages de la nature, & très propres à faciliter l'engrais & la multiplication du bétail, qui s'y trouve en prodigieuse quantité; ils ont la meilleure viande de l'Europe, la volaille y est très délicate & fort abondante; le sexe y est d'une beauté si rare, qu'il semble que la nature se soit plu à le perfectionner, en lui prodiguant les graces, l'esprit & la douceur; les hommes l'y cultivent fort assiduellement: voilà bien des raisons plus que suffisan-

F

res pour mériter la goutte; & si l'on ajoute à cela, la prodigieuse consommation de liqueurs spiritueuses dont ils font usage, on ne fera pas surpris que cette maladie soit plus fréquente en Angleterre qu'ailleurs.

CHAPITRE VI.
De la Goutte héréditaire.

S'il n'est pas étonnant qu'une amande produise un arbre chargé de fruits, tous semblables à celui dont on l'a tirée; que ces fruits ayent précisément les mêmes qualités, le même gout & la même forme que ceux de l'arbre qui l'avoit produite, il ne doit pas l'être davantage que des parens donnent à leurs enfans leurs traits, leurs gestes, leur voix, leurs passions & leurs maladies. Toutes ces choses sont



contenues dans la semence, dont l'enfant est formé, le tems les développe, & nous en sentons les effets: ceux qui ne sont pas Médecins, & ceux dont l'état ne comporte point ces sortes de connoissances, pourront satisfaire leur curiosité très agréablement, & s'en instruire, en lisant l'histoire naturelle de Mr. de *Buffon*, & les écrits des Naturalistes qui en ont traité expressément; la digression que je pourrois faire sur cela, me détourneroit trop de mon objet principal.

Les parens dont le sang est impregné du virus vénérien, du virus rikétique, du virus ou de l'humeur de la goutte; transmettent à leurs enfans ces mêmes venins, & toutes les maladies qui en dépendent.

Ceux qui naissent avec un sang vérolique ou rikétique, en ressentent les



coups, & en portent bientôt les marques; les premiers sont couverts de pustules, de dartres, & autres affections de la peau, qui décèlent cette maladie six mois après leur naissance; ils en sont quelquefois tout couverts en venant au monde. La courbure & le gonflement des os, annoncent dans les autres, qu'ils ont les liqueurs & l'habitude du corps affectés d'un vice sans remède; & cela se manifeste entre la première & la deuxième année.

Ceux qui apportent en naissant le germe de l'humeur goutteuse, n'en sont pas avertis sitôt, ce n'est ordinairement qu'à vingt ou trente ans, qu'on commence à ressentir des assauts de cette maladie, dont le caractère est si facile à distinguer, qu'il ne laisse pas le moindre doute à ceux-mêmes qui s'y connoissent le moins.



J'ai vû des gens qui immédiatement après l'âge de puberté, étoient avertis qu'ils alloient avoir bientôt la goutte, d'autres qui l'avoient actuellement, mais cela est plus rare. Cependant pour peu que l'on contribue à en accélérer les approches, lorsque l'on a le germe fatal de cette affreuse maladie dans les veines, elle est prompte à se faire sentir très distinctement.

Lors donc que le tems est venu où le développement & l'abondance de l'humeur gouteuse, suffisent pour produire le premier accès, la moindre irrégularité dans la maniere de vivre, dans les passions du corps & de l'esprit, suffit pour la mettre en mouvement, & obliger la machine, dont elle gêne l'équilibre de chercher à s'en débarrasser, en la jettant hors des voyes de la circulation du sang.



Presque tous les anciens Médecins ont porté sur la goutte héréditaire le plus fâcheux prognostic; ils ont crû qu'elle étoit incurable, & qu'elle devoit terminer la vie du malade, après l'avoir désolé; mais l'expérience a fait rabattre de cette sévérité; on guérit de la goutte héréditaire aussi-bien que de la goutte acquise, & cela dépend du malade autant que du Médecin. On n'est plus si découragé de nos jours qu'on l'étoit du tems de *Sydenham* & de *Hoffmann*, dont les Aphorismes ont beaucoup vieilli: ce dernier dit positivement que la goutte héréditaire ne se guérit pas, & que celle dont les accès ont été trop répétés est absolument au-dessus de tout secours humain: il s'appuye de l'autorité d'*Hypocrate*, pour le prouver. Mais avec la permission de *Hoffmann*, ce qui étoit très vrai au siècle d'*Hypocrate*, est très faux aujourd'hui; & *Bærhaave* qui s'y connoissoit assez bien,



ne la donne que pour la plus difficile à guérir. *Hereditaria, curatu omnium difficillima. (*)*

On guérit très bien de la vérole héréditaire, dont le virus est le plus violent que l'on connoisse; & l'on guérit de même du virus de la goutte héréditaire; il ne faut qu'y mettre le tems nécessaire; y donner les soins indiqués par la prudence; employer les moyens & les ressources que nous offrent la matiere médicale & la diète; & si le malade a l'esprit bienfait, docile & courageux, il guérira très parfaitement de la goutte quelconque. Mais ce sont ces trois dernieres conditions, qui manquent presque toujours, & qui font manquer la cure.



F 4

(*) B. Aphor.



CHAPITRE VII.

De la Goutte acquise.

Il n'y a pas de moyen, plus sûr, ni plus prompt, pour acquérir la goutte, que de se livrer trop au plaisir vénérien; c'est la volupté la plus piquante, la plus agréable, & la plus universellement recherchée dans les quatre parties du monde. Depuis l'Hottentôt jusqu'au Lapon, & depuis l'Espagnol jusqu'au Tartare, tout homme affecte & recherche cette volupté, dont on peut jouir presque tous les jours; on ne résiste jamais aux attraites de ce plaisir sensible; & l'on a toujours payé très chèrement les excès qu'on y a fait; la goutte en est très souvent le fruit. Ce seroit se tromper fortement que d'en douter, &



de croire, que parceque les femmes & les Eunuques ont quelquefois la goutte, ce plaisir qui épuise les hommes, ne leur cause pas aisément cette fâcheuse maladie. Il est vrai que les *Castrati*, & les femmes, ont quelquefois la goutte toute leur vie, jusqu'à ce qu'elle la leur ôte; mais c'est un exemple sur mille; & la boisson des liqueurs fortes, comme les excès dans la bonne chere, vont presque de pair avec l'abus de Vénus pour causer cette maladie. En outre, les eunuques & les femmes peuvent l'avoir hérité de leurs parens, & peut-être elle se déclarera d'assez bonne heure, s'ils y contribuent par la crapule, la bonne chere & l'oïfiveté. On voit cependant qu'ils ont la goutte moins souvent, plus tard, & peuvent en guérir beaucoup plus aisément, que ceux qui se sont trop livrés à l'amour. Il y a plus; les Praticiens ont toujours trou-

vé, que sur cent goutteux, il y en avoit quatre vingt dix qui ne l'avoient acquise que par l'abus de Vénus; & ce sont ceux là qui ont fait penser que la goutte étoit incurable, parce qu'un corps énérvé est tout à fait sans ressource; ils en périssent presque tous.

On peut en appeller à la conscience des goutteux; ils savent comme ils l'ont mérité, ils en font gloire assez souvent; & dans l'état désespéré où ils se trouvent, ce leur est une consolation, que de se rappeler les écarts qui les ont perdus. C'est aux observations des médecins élevés dans des villes, telles que *Paris, Londres, Madrid & Constantinople*, qu'on doit s'en rapporter, sur ce fait aussi bien qu'à une expérience de deux mille ans.

On trouve en Turquie quantité de vrais Musulmans attaqués de la plus



mauvaise forte de goutte; ils n'ont jamais bû de vin, mais ils se sont épuisés dans leurs ferrails; les gens du pays le savent très bien, & c'est ce dont les autres peuvent se convaincre quand ils veulent y aller.

La goutte acquise est sans doute beaucoup plus facile à guérir que l'héréditaire; celle-ci a des racines plus profondes; elle tient à toutes les parties solides & fluides du corps: l'autre n'est que flottante, on peut l'enlever à moins d'efforts. Cependant si on la laisse trop vieillir, elle aura porté aux organes des atteintes difficiles à réparer: l'humeur aura tellement inondé les solides, qu'il sera presque impossible de les en débarrasser. Néanmoins pour peu qu'il reste de vigueur au malade, s'il a bien résolu de s'en délivrer, il est toujours tems de l'entreprendre;



il y aura sûrement à gagner, & jamais à perdre.

Quoiqu'on puisse guérir de la goutte, comme je l'ai dit plus haut, la guérison en sera plus ou moins difficile, à raison du nombre & du genre des causes qui l'auront produite. La goutte produite par l'abus de Vénus, sera la plus funeste & la plus difficile à détruire; celle qui est le fruit des boisons fortes, oppose bien de la résistance, quand elle est invétérée; cependant on peut en débarrasser fort vite les jeunes gens, il ne faut qu'un plus long tems pour les autres.

Quand à celle qui n'a d'autre cause que l'abus des alimens succulens & l'oïveté, il sera toujours très facile d'en affranchir le malade; celle qui aura une complication des causes ci-dessus détaillées, demandera un traite-



ment plus long, plus sévère, & beaucoup plus d'attention.

CHAPITRE VIII.

Goutte universelle.

Je nomme goutte universelle, celle qui attaque toutes les jointures du corps à la fois. Elle commence par saisir les piéds; elle gagne en six heures de tems, les jambes, les genoux, les hanches, toutes les vertèbres, les épaules, les coudes, les mains, les clavicules & le sternum: toutes les membranes deviennent douloureuses, les muscles s'enflamment, & la fièvre est très violente; le malade ne peut plus remuer, il lui est impossible de dormir. Je me suis trouvé dans ces cas là. Or dans une situation si capable d'allar-



mer le médecin le plus intrépide, il faut promptement désemplir les vaisseaux par deux ou trois saignées assez proches l'une de l'autre ; c'est à dire faites de 4. en 4., ou de 6. en 6 heures ; moyennant cela la fièvre diminue un peu ; l'inflammation qui est universelle, abandonne les muscles, les jointures se gonflent prodigieusement par le dépôt de l'humeur, qui alors se fait avec régularité ; la confusion cesse ; & toute l'humeur goutteuse se fixe sur les jointures ; cela s'effectue en deux ou trois fois 24 heures.

Il arrive quelque fois que cette fureur de l'humeur goutteuse, n'attaque que la moitié du corps ; elle passe d'une partie à l'autre ; de haut en bas ; de bas en haut, ou de droite à gauche, presque subitement. Les symptômes sont les mêmes, & ils demandent le même traitement. Il ne faut point



épargner le sang des jeunes gens vigoureux, que cette goutte attaque quelques fois à 24 ou 30 ans. Elle tient beaucoup du rhumatisme gouteux & inflammatoire, quand elle reste fixe. C'est ce qu'on connoit distinctement, parce qu'en pressant avec la main, le milieu des muscles de la jambe & de la cuisse du malade, il y sent une douleur cruelle. En pareil cas trois ou quatre saignées copieuses, soutenues par des remèdes d'élayans, & des sudorifiques cordiaux, emportent toute la maladie en vingt quatre jours.

Mais il ne faut pas aller si vite, si cette goutte arrive à une personne d'un tempérament usé & trop foible; il faut être attentif aux indications: car pour peu qu'on ne se conduise pas bien, l'humeur gouteuse se jette sur l'estomac, sur le poulmon, ou sur le cerveau, & c'est ce qu'on nomme goutte.

te remontée ; elle tue le malade tandis qu'on délibère sur les moyens de parer le coup.

CHAPITRE IX.

De la Goutte subintrante.

Je nomme goutte subintrante, celle dont les accès se succèdent de si près, qu'à peine le malade a-t-il le tems de se remettre de l'un, qu'il retombe immédiatement dans un autre. Par exemple, une jointure sera saisie pendant deux mois sans discontinuer ; si tôt que l'humeur commence à se dissiper, le malade se trouve mieux ; il marche un peu, il dort, il se rétablit en apparence : mais à peine deux ou trois semaines de ce calme trompeur, se

se font elles écoulées, que la fièvre se
ralume, & la goutte faillit violemment
une autre partie pour deux ou trois
mois encore, ce n'est qu'une alterna-
tive de mal, & de mieux pour toute
l'année. Cette espèce de goutte
ruine très vite le tempérament des
malades; ils deviennent foibles, mai-
gres, bilieux, chagrins, pierreux &
scorbutiques. Cet état les mène
promptement à la goutte permanente,
qui enfin termine leur douloureuse
carrière par un coup furieux.

CHAPITRE X.

Goutte permanente.

La goutte permanente, est celle qui
aïant été négligée, est devenue habi-

G



ruelle par succession de tems, parceque toute la masse du sang étant infectée de l'humeur ou virus de la goutte, toutes les parties solides en sont pénétrées. Le malade commence par en avoir des accès subintrans comme je viens de le dire, pendant plusieurs années, après quoi il arrive que cette goutte s'attache violemment sur quelques parties sans quitter prise; elle crispe les tendons de telle sorte, que les doigts sont bientôt disloqués; leurs jointures se gonflent par la matiere de la goutte qui s'y pétrifie; le malade est estropié; impotent; c'est alors qu'elle est permanente pour le reste de la vie.

Ceux qui se trouvent dans ce cas là, sont ordinairement les gens, qui aiant eu la goutte de bonne heure, n'y ont jamais rien voulu faire, par la crainte d'être sujets à d'autres maladies; ou bien des débauchés qui ont



encore moins voulu rabattre des excès de volupté auxquels ils étoient habitués.

La gravelle & la pierre sont les funestes compagnes de cet état; l'insomnie, la foiblesse de l'estomac, & celle des nerfs accablent le malade & le conduisent au tombeau, après l'avoir martirisé. C'est une horreur qui égale tous les suplices à la fois, & ceux qui la supportent pendant dix ou vingt ans, sont assurément le plus fort exemple de courage ou de l'âcheté, dont l'homme puisse être capable.

J'ai toujours observé que les hommes étoient plus ou moins livrés à la débauche, à proportion qu'ils étoient plus ou moins *pécore*. J'ai vû des nations entieres faire toute leur félicité de l'ivrognerie, & après mille remarques attentives faites sur des person-



nes de tout rang , j'ai été convaincu, que quiconque faisoit consister son bonheur dans l'excès de la boisson, étoit nécessairement toujours un être grossier & très borné, de quelque condition qu'il fut, & quelque apparence de raison qu'il put avoir d'ailleurs.

C'est chez les peuples les plus grossiers & les plus ignorans, que j'ai trouvé un plus grand nombre de ceux qui sont affligés de la goutte permanente; j'en ai vû jusqu'à soixante & dix en huit jours de tems, dans une très petite ville où les habitans semblent ne vivre que pour boire avec excès: & la fureur de cette passion y regne en raison directe de la stupidité des habitans.

Entreprendre de corriger quelqu'un de ce défaut, ce seroit vouloir lui donner ce qui ne se donna jamais, je veux



dire le bon sens : il en est de l'esprit comme des visages , quand il est faux ou tortû , rien n'est plus capable de l'embellir ni de le redresser.

Les jeunes Médecins doivent faire attention, que lorsqu'ils veulent entreprendre la cure radicale sur l'espèce de goutteux dont je parle ici, ils ne doivent pas les priver tout à coup de l'usage du vin, surtout s'ils ont passé cinquante ans, ou s'ils sont trop affoiblis; il suffira de les réduire, s'il est possible, à une quantité médiocre qui ne soit pas capable d'empêcher le succès de l'entreprise. Je plains les médecins, d'avoir à persuader de tels gens; je fais par expérience ce qu'il en coûte à la raison.

Il ne faut cependant jamais les abandonner à leur fatale destinée, & dut-il en coûter aussi quelque chose à la ré-



putation, de celui qui leur donne ses soins, il faut s'armer de patience, & faire de son mieux pour les soulager: on doit se souvenir qu'ils sont aussi une espèce d'hommes; cela suffira pour exciter la pitié en leur faveur.

CHAPITRE XI.

Diagnostique.

Quoique la goutte soit une maladie assez singulière pour être reconnue à l'instant qu'elle se présente, il ne sera pas inutile d'en donner ici le diagnostique, pour plus de certitude.

Celle qu'on nomme régulière, attaque principalement & immédiatement les enveloppes des tendons, les nerfs,



& les ligamens qui environnent les jointures du corps: elle est précédée, comme je l'ai dit, d'un frissonnement par intervalles, qui dure plusieurs jours & plusieurs nuits; la fièvre survient; elle disparoit pour revenir peu après; on ressent de légères douleurs dans les parties qui vont être saisies; ces douleurs augmentent quelque fois si vite, que du matin au soir l'accès est dans toute sa violence; c'est ordinairement la jointure du ponce du pied, qui est la première affectée; la douleur gagne tout le pied, jusqu'à la cheville, le talon & tous les doigts.

Chez les vieillards, elle passe promptement aux genoux, aux coudes & aux mains. Quand la douleur est montée à son plus haut degré, la jointure s'enfle, la peau s'enflamme, & lorsque ce gonflement & cette inflamma-



tion font à leur plus haut point , la douleur commence à diminuer ; la partie transpire une sérosité fœtide ; la rougeur & l'enflure dispaçoissent ; l'accès est fini : cela dure plus ou moins long tems à se passer, suivant que le malade est plus ou moins fort. C'est l'affaire de 12. 20. ou 30 jours ; il reste alors une sensibilité douloureuse dans toute la partie qui a été malade, avec une assez grande faiblesse.

Quand l'accès est sur le point de paroître, les urines sont pendant plusieurs jours aussi pâles que de l'eau, ou comme de la limonade. Quand l'accès est présent, il sera d'autant plus court, que les urines seront plus chargées d'un sédiment jaunâtre ou rouge, & quelles en charieront une plus grande quantité. La violence de la fièvre annonce celle du paroxisme ; si elle n'est que médiocre, il ne sera pas long.



Quand le malade est âgé ou ruiné par de fréquentes attaques, l'humeur gouteuse cause des concrétions pierreuses dans les jointures, la gravelle, la pierre dans les reins & dans la vefsie, & pour peu qu'il soit mal conduit, l'humeur se jette aisément sur les viscéres, & le tue, comme je l'ai dit ci devant.

CHAPITRE XII.

Pronostic.

Un premier accès de goutte n'est pas dangereux quand le malade est jeune & vigoureux, & que le mal n'attaque qu'une seule jointure; celle qui n'attaque qu'un pied à la fois, n'est pas de longue durée, deux ou trois semaines

G 5



suffissent pour s'en delivrer, à moins, qu'après ce tems là elle ne se jette immédiatement sur le genou, ou sur l'autre pied; car alors il arrive que l'accès dure six semaines ou deux mois. Quand elle en attaque plusieurs à la fois & sur tout les mains, les coudes & les épaules, elle peut devenir promptement dangereuse; elle dure long tems, & il est difficile de lui faire quitter prise.

Quand elle est héréditaire, elle n'est pas incurable; on peut vivre long tems, par les soins qu'on se donne pour en diminuer les effets, & une constante régularité dans le régime, l'exercice, l'usage des bains, la privation des boissons fortes, & des plaisirs vénériens, peuvent en débarrasser le malade tout à fait: j'en ai quantité d'exemples, & les ouvrages des médecins qui ont été célèbres nous en fournissent assez.



Il est extrêmement dangereux de repousser l'humeur goutteuse dans la masse du sang, en appliquant des remèdes sur les jointures.

Les accès sont d'autant plus violens, que l'intervalle de l'un à l'autre a été plus long, surtout si le malade a continué de vivre d'une façon irrégulière & voluptueuse.

Au contraire, quand l'accès a manqué de paroître, si le malade est jeune, & actuellement occupé à faire ce qu'il convient pour en guérir, c'est une marque qu'il en sera débarassé en continuant les remèdes & le régime.

Si les accès sont fréquens, attaquant successivement la tête, la poitrine, l'estomac, les épaules, les coudes, & qu'il y ait en même tems complication d'autres maladies, le cas est très dangereux, la mort est à la porte.



CHAPITRE XIII.

Cure de la Goutte.

La goutte a cela de particulier, que c'est une maladie qu'on peut guérir quand on veut, & dont cependant on ne guérit presque personne. Cette espèce de paradoxe cesse, dès qu'on fait attention que la goutte est ordinairement le fruit de la volupté, & qu'on réfléchit sur l'impossibilité qu'il y a dans détacher les hommes: nous semblons être nés pour ne suivre qu'elle; elle a des attraits, dont on ne se sent capable de se séparer que par la mort. Mais a-t-on bien résolu de faire le sacrifice de ses charmes, on est à moitié délivré des maux qu'elle traîne après elle, & les secours de la médecine achè-



vent de détruire aisément les désordres
où elle nous a jetté.

Il est rarement donné à l'homme
d'être supérieur à ses passions, à ses
gouts; on est assez foible pour s'en
faire un objet de félicité; on compte
la vie pour rien si l'on ne jouit pas de
toutes les voluptés qui la détruisent;
on croit qu'on n'existe que pour satis-
faire les plaisirs des sens; on les re-
cherche, on les fuit, on s'y attache;
& dut-on être martyrisé par les dou-
leurs qui en sont la conséquence, on ne
peut pas se résoudre à les quitter.
Quelle ressource reste-t-il aux méde-
cins avec de tels gens; que sert leur
génie, leurs lumières, leur éloquence,
quand ils ne peuvent pas persuader,
que le souverain bien consiste dans la
jouissance d'une santé parfaite, & qu'on
refuse les moyens qu'ils offrent pour
l'obtenir?



Ceux qui ont hérité de la goutte de leurs parens, ou ceux qui l'ont acquise par les causes que nous avons détaillées plus haut, sont ordinairement avertis qu'ils vont en avoir une première attaque, par des signes qui la précèdent, & l'annoncent d'une manière assez distincte.

Quand l'humeur de la goutte est en assez grande quantité pour gêner la masse des fluides, & qu'elle est mise en mouvement par quelque cause incidente ; telles que sont le refroidissement causé par un coup de vent, par un tems humide qui arrête la transpiration, par un excès dans l'usage des liqueurs fortes, ou dans les plaisirs vénériens, ou par quelque forte de fatigue que ce soit, cette humeur excite un petit mouvement de fièvre intérieure, que le malade remarque par une pesanteur de tous ses membres, il



est sujet à des nausées ou envies de vomir sans effets, il lui remonte de l'estomac des rapports bilieux très amères, il frissonne de tems à autre, il est saisi de froid au milieu de son sommeil qui est agité, enfin si tôt qu'il voit paroître les alimens sur la table, il perd l'appétit tout à coup, & il éprouve un soulèvement d'estomac suivi d'une petite foiblesse de tout le corps. Les larmes qui coulent involontairement des yeux, & les noient par leur abondance, sont si âcres, qu'on ressent une brûlure semblable à celle que peut causer du sel appliqué sur les membranes de l'oeil. Voilà les signes peu équivoques qui précèdent l'accès de la goutte, & qui sera d'autant plus violent, qu'ils auront plus duré avant la manifestation des douleurs.

Quoi qu'il soit assez ordinaire que l'accès survienne en hyver, ou en au-



tomné, il peut arriver tous les jours de l'année, j'en ai mille exemples joints à ma propre expérience. J'ai connu des goutteux qui en étoient faisis régulièrement de trois en trois mois; j'en ai connu d'autres qui l'avoient au milieu de l'Eté, & qui n'en étoient délivrés qu'au retour de l'arrière saison: il importe peu à quels tems de l'année la goutte se manifeste; le traitement de l'accès est à peu près le même.

Tous les praticiens conviennent que le tems de l'accès n'est pas celui qu'il faut choisir pour entreprendre la cure radicale de cette maladie, & qu'il étoit beaucoup plus sûr d'attendre qu'il fut passé; aussi comme on n'a que rarement le tems de se précautionner contre la première attaque, on se contente d'en rendre la violence aussi supportable que la prudence puisse le permettre.

CHA-



CHAPITRE XIV.

Cure de l'accès.

C'est l'affaire de la nature beaucoup plus que celle de l'art, de débarasser le corps de l'humeur qui cause l'accès de la goutte; le Médecin doit se conduire plutôt comme auxiliaire, que comme première puissance.

Lors donc que les symptomes de la goutte régulière paroissent, on doit d'abord mettre le malade à un régime léger & doux, qu'il faut préférer à la saignée, parcequ'elle peut empêcher l'expulsion de l'humeur gouteuse sur les extremités du corps, & la repousser sur les viscères: mais si le malade est vigoureux, replet, disposé à l'in-

H



flammation, ou si la fièvre est forte, la saignée est absolument nécessaire, à quelque période que ce soit de l'accès; autrement l'expulsion de la goutte retarde, & ce retardement peut devenir fatal; les bons Médecins en savent la raison physique. -

L'accès étant présent, & la douleur violente, il faut bien se garder de rien appliquer sur la partie malade, soit pour diminuer la douleur, soit pour dissiper l'humeur: presque tous ceux qui ont l'imprudence de condescendre au désir qu'ont les malades de diminuer leurs souffrances par l'application des cataplasmes, des emplâtres, de l'opium, ou de tout autre remède quelconque, sont ordinairement causes de leur mort, où ils prolongent leurs cruelles souffrances, pour plus de vingt ans.



Le meilleur parti qu'il y ait à prendre, & qui est plus efficace que tous les remèdes du monde, c'est d'envelopper la partie malade d'une légère flanelle, immédiatement appliquée sur la peau: rien n'est plus propre à faciliter la transpiration, & à dissiper la douleur. Je m'en suis servi dans toutes les occasions, & je ne trouve pour mon propre usage rien de meilleur, ni de plus sûr.

Il faut en même tems faire usage de tout ce qui peut exciter une douce transpiration, & l'entretenir.

℞. Camphor. sal. vol. succini. Corn. cervi aa
gr. vi. pulv. & chel. cancror. simpl. ʒj. Syr.
cariophil. q. s. fiat bol. statim sumend. & re-
petatur quarta hora, ad sex vic. super bibend.
haust. feri lact. cum vin. canarin. sub calid.

La diète doit être peu nourrissante, il faut donner des potages légers & des bouillons de poulet, dans lesquels



on met un peu d'orge perlé. Il faut absolument retrancher la viande, le poisson, la bière, le vin, le café, & ne s'en tenir qu'au bouillon, si le malade est jeune & robuste: plus la diète est légère, plus l'accès devient supportable.

Pour boisson ordinaire on peut donner de l'eau de gruau, ou de l'eau d'orge; si le malade est foible, on peut quatre fois par jour mettre un petit verre d'excellent vin dans un gobelet de la boisson, ou dans un grand verre d'eau panée. L'expérience ne m'a fourni rien de plus simple ni de plus prompt dans l'accès, pour hâter la dissipation de l'humeur goutteuse, que de garder le lit à toute rigueur, d'échauffer un peu l'air de la chambre, & de boire par jour quatre fois un grand verre de tisane sudorifique, faite des bois de *guayac* & de *sassafras*. Il faut en avaler cette quantité à la fois, un peu



plus que tiède, & se couvrir pour fuer.
L'accès le plus violent ne tient pas huit
jours contre cette méthode, en obser-
vant la diète que je viens de d'écrire;
c'est ce que j'observe moi-même, quand
je suis dans l'accès.

Si le malade est abbattu par l'âge &
un grand nombre d'accès, on peut le
nourrir davantage, & lui accorder un
peu plus de vin, surtout s'il a été grand
mangeur & grand buveur; parceque
dans ce cas-là, l'humeur goutteuse,
pourroit par un régime trop sévère,
rentrer dans le sang, & y causer de
grands dësordres.

Si le malade a des envies de vomir,
on peut, au cas qu'il soit jeune & vi-
goureux, faciliter le vomissement, par
un vin émétique ou de l'ypécacuanha,
par dessus lequel il prendra une infu-
sion de chardon béni; après quoi il

H 3



faudroit lui donner dequoi le restaurer;
soit de la thériaque, de la confection
d'alkerm, des eaux cordiales; ou bien

Rx. Radicis contrayerv. ℥i. castor rufs. sal vo-
lat. succin. corn. cerv. āā gr. vi. confect. al-
kerm. q. s. fiat bol. quem sumat cum haustu
sequent.

Rx. Aq. lact. alex. ℥ij. theriacal ℥i. syrup lemon
℥iv. Spirit. nitr. dulcis ℥ij. laudan. liquid. sal
volat. oleos āā gutt. xv. misce fiat haust.

Si, malgré cette précaution, l'esto-
mac paroît encore dans le désordre, &
si la goutte semble saisir les viscères
aussi bien que les extrémités, il faut
promptement appliquer des vésicatoï-
res aux jointures, qui auroient été
douloureuses.

C'est à la diète, à la douce transpi-
ration, & aux boissens délayantes,
qu'il faut confier un accès de goutte ré-
gulier, c'est-à-dire, qui ne saisit qu'une
jointure ou deux à la fois. Deux ou
trois semaines d'attention suffisent pour



en délivrer le malade; mais s'il est d'un âge avancé, ayant le pouls petit, les esprits languissans, & faisi d'un accès qui attaque toutes les extrémités à la fois, après en avoir eu plusieurs autres intérieurement: les diaphorétiques, les cordiaux, doivent être mis promptement en usage, étant mêlés aux laxatifs; & si l'estomac est en même tems gonflé & froid, il faut donner de bon vin pur en assez grande quantité: on peut le rendre pénétrant, en y faisant infuser du gingembre, de la racine de serpentaire, ou du poivre long. Je me fers pour mon propre usage de quelques gouttes d'*huile de muscade*, ou d'*essence de canelle* dans du vin d'Espagne, quand les crampes d'estomac m'incommodent au plus fort de mes douleurs; cela m'ôte ces crampes dans l'instant, & je ne tarde point à m'assoupir & à transpirer doucement.



Si au contraire le malade est dans la la vigueur de l'âge, d'un tempérament sanguin, ayant des douleurs violentes, que la fièvre s'allume au point d'affecter le cerveau, & de causer le délire, il faut promptement saigner assez copieusement: la douleur diminuera, la fièvre & le délire disparaîtront, & l'issue de la matière gouteuse deviendra très facile: on répètra la saignée suivant l'indication. Si par une suite fatale du délire, le malade tombe dans l'assoupissement l'éthargique, ce cas est extrême, la vie du malade est en danger, il faut tout mettre en usage pour l'en tirer.

Sitôt que par les moyens ci-dessus détaillés, l'accès de goutte commencera à se dissiper, ce qu'on connoît à la diminution de la douleur, à l'affaïssement des parties qui ont été gonflées, il faut évacuer le reste de l'humeur gouteuse, par un petit purgatif très



doux, qui n'excite que trois ou quatre fois tout au plus. Une once de manne, & un demi gros de fenné fuffifent pour cela, étant infusés dans un grand verre d'eau; ou bien un livre de lait, dans lequel on aura jetté trois gros de crème de tâtre, quand il est bouillant; après quoi on le laisse se cailler, & quand il est tiède, on le passe à travers un linge, & on le fait prendre au malade en deux fois dans l'espace d'une demi heure. Cette purgation doit se répéter deux fois par semaine seulement. Il ne faut pas se presser, & surtout il faut se souvenir, qu'il n'est rien de plus dangereux que de purger les gouteux trop tôt, ou trop fort: c'est le moyen de leur faire perdre l'estomac. Quand on croira le malade suffisamment purgé, on lui fera boire pendant six semaines d'une tisanne, faite avec une once de chacun des trois bois sudorifiques, c'est - à - dire une

H 5



once de *Sassafras*, de *Guayac*, & de
Salsepareille, bouillis dans trois livres
d'eau, jusqu'à la diminution d'un tiers.
Je m'en suis toujours bien trouvé dans
la pratique, & j'en ai fait usage moi-
même avec succès.

Pour achever d'ôter la douleur & la
foiblesse des parties qui ont souffert
dans l'accès, il faut, si la saison le per-
met, baigner le malade dans de l'eau,
qui ne soit que tiède, & ne le laisser dans
le bain que quinze minutes; le bien
sécher quand il en sort, & le mettre
dans un lit bassiné, où l'on ne le cou-
vrira pas trop: ce qu'on répètra trois
fois par semaine pendant un mois
seulement,





CHAPITRE XV.

De la Goutte remontée dans l'estomac.

Si l'humeur gouteuse, par quelque cause que ce soit, se jette sur l'estomac, le malade y sent des douleurs, & des tiraillemens affreux; il fait mille efforts inutiles, pour rendre par en haut des vents, & des glaires bilieux qui le suffoquent; il perd la respiration; ses paroles ne sont plus que des sons mal articulés & convulsifs; le danger est fort grand. Il faut donc dans ce cas-là lui faire prendre à l'instant vingt gouttes de *Laudanum liquide de Sydenham*, pour relacher l'estomac. A peine les a-t-il avalées, qu'il vomit une quantité énorme d'humeur bilieuse & grasse



comme de l'huile de balaine : il respire : les vents se dissipent. Il faut d'abord après lui ouvrir la veine du pied, & sitôt qu'on a tiré 16 onces de sang, lui appliquer des vésicatoires aux 2 pieds, & au gras de la jambe : dès qu'ils commencent à mordre, les accidens de l'estomac cessent, & le malade est sauvé en moins de 12 heures. C'est ainsi que je tirai d'affaire le nommé *Glise*, Soldat de la compagnie du Prince *Ferdinand de Brunsvig*, & dont je donnerai l'histoire ci-après.

Si la goutte, remonte par la faute du malade, par celle d'un mauvais traitement, ou par la foiblesse du tempérament; il faut se presser de la rappeler à l'extérieur & de faciliter la déposition de l'humeur gouteuse. Le tems est précieux. *Sin forte ignea colluvies ista, intempestive retrocedat, totis*



viribus contendum est, ut in partes, quam prius occupaverat revertatur. ()*

On peut saigner du pied copieusement, si le malade est fort; après quoi on lui applique, comme je l'ai dit, les vésicatoires; & on lui fait passer de légers purgatifs, mêlés avec les stomachiques & les cordiaux.

Rc. Elixir. salutis. tinctur. sacræ āā ʒi. Elixir proprietatis ʒiʒ. Spirit. lavendul. c. c. āā. ʒi. misce, & si opus fuerit post operationem, capiat sequent.

Rc. Pill. Matthæi gr. vi. Sal. volat. succin. gr. v. Theriac. ʒʒ. Ol. nucis moschat. gutt. ij. Confectio. alkerm. qu. s. fiat bolus horā somnii. sumend. super bibendo haustum sequent.

Rc. Aquæ menth. ʒij. Epidem. ʒvi. Syrup croci ʒiij. Tinctur. castor. ʒij. misce, fiat haust.

Si le malade aimoit mieux prendre des pillules, il faut lui donner les suivantes:

(*) Mead, monita medica.



℞. Pill. Ruffi Stomach. cum gum. Extratt. rudi
āā ʒß. Sal. volat. succin. gr. viij. Ol. cinna-
mom. chimic. gutt. ij. misce, fiant Pill.

Le purgatif stomachique suivant peut
être donné avec succès.

℞. Vini albi ʒv. Radicis rhabarb. ʒiß. Fol.
Fennæ ʒij. Sal. absinth. gr. ij. Pulver. cinnam.
Sem. cardamom. Radicis gentian. āā ʒi.
Corticis aurantior. ʒi. infunde. & coque len-
to igne. Colaturæ ʒiij. adde Syrup. de Spi-
na cervin. ʒß. Sal. volat. aloes. tinctur. cast.
āā. ʒi. misce, fiat potio.

Les lavemens légèrement purgatifs
sont d'un merveilleux secours dans le
cas dont il s'agit, mais il faut prendre
garde qu'ils ne deviennent fatigans
par leur fréquence.

Ces moyens prudemment employés,
détourneront efficacement l'humeur
goutteuse de l'estomac, & la rapelle-
ront sur les extrémités.

Il faut entretenir l'écoulement des
vésicatoires par de légers suppuratifs;



je me suis souvent servi du beaume d'arceus, pendant 15 à 20 jours, & j'ai produit par-là une si prodigieuse évacuation, que la goutte & tous les symptômes disparoissoient fort vite, & pour longtems.

Quand le sang du malade est dans l'état d'appauvrissement, que la circulation est languissante, ou quand il est âgé & affoibli par un nombre d'attaques; les médicamens cordiaux & stomachiques sont ceux qu'il faut lui donner.

℞. Pulv. aricomposit. corticis Winteran. āā. ʒß.

Sal. volat. armoniac. alcohol. mart. āā. gr. vi.

Pulv. croci. Radicis angelic. hispanic. āā. gr. v.

Ol. menthæ. gutt. 2. Confectio. alkerm. q. s.

fiat bolus, mane ac sero fumend.

En supposant que le gouteux soit foible, maigre, & disposé à la consommation, il faut lui donner des remèdes fortifiants, mêlés aux balsamiques, & aux pectoraux.



℞. Balsam. tolut. Pulveris croci. Castor. Sal
fuccin. Flor. benzoin. āā. gr. v. Corticis
peruvian. gr. xv. Gum. tragacanth. gr. v.
Balsam. peruvian. gutt. vi. Ol. anisi. gutt. i.
Confectio. alkerm. q. s. fiat bolus.

Les précautions qu'on vient d'indiquer sont plus que suffisantes pour détourner la goutte de l'estomac, & faire cesser tous les symptômes de cet accident. Cependant s'il arrivoit, que ce viscère fut si fort chargé de l'humeur goutteuse, & de cette bile gluante, qui cause sans cesse des soulèvemens & des envies de vomir, il faudroit en faciliter le vomissement par une infusion de chardon béni; & si cette infusion toute seule ne suffisoit pas, on pourroit dans une tasse ou deux de cette liqueur, mettre 20 ou 30 grains d'hypécacuanha, observant de faire prendre au malade un grand verre d'eau tiède chaque fois qu'il vomit. L'opération étant finie, on lui donnera de deux en deux



deux heures une tasse de la portion
suivante.

℞. Aquarum menthæ, salviæ, cinnamom. cum
vin. aa. ℥ij. Succ. kermes ℥iv. Syrup au-
rantior. amar. ℥ij. misce.

CHAPITRE XVI.

Goutte remontée dans la Poi- trine.

La goutte remontée dans la poitrine,
y cause les symptômes de la Péripneu-
monie ou de la Pleurésie, suivant qu'elle
attaque le poulmon ou la plevre. Ces
symptômes sont si connus, que ce n'est
pas ici le lieu de les décrire: or, sitôt
qu'on en a les indices caractéristiques,
il faut se hâter de saigner du pied, au-
tant que la vigueur du malade peut le

permettre, & lui appliquer promptement des emplâtres vésicatoires, qui embrassent les jambes depuis la cheville du pied jusqu'au jarret; ensuite il faut le fortifier par des cordiaux volatiles, & propres à exciter & entretenir une transpiration douce & modérée.

Les laxatifs, les lavemens doivent être mis en usage relativement à l'âge, à la force du malade, & à l'ancienneté de la maladie, il n'y a pas un instant à perdre; j'ai vu souvent que pour avoir différé 24 heures, il en coutoit la vie aux gouteux; & le poulmon, à l'ouverture de ces cadâvres m'a toujours paru gangrené, dans le lieu où s'étoit jetté l'humeur gouteuse. Cette humeur est si active, qu'il faut promptement l'évacuer par toutes les voyes, par tous les moyens connus, les employer presque tous en même tems. Ce n'est pas sans raison, que le Docteur



Mead, nommoit cette humeur goutteuse *igneæ colluvies*; il avoit sans doute remarqué, que par tout où elle passe, elle laissoit les traces du feu sur sa route.

CHAPITRE XVII.

Goutte remontée dans la tête.

Si cette humeur se jette sur le cerveau, l'apoplèxie & la paralisie suivent de près; les bourdonnemens & les tintemens d'oreilles sont les précurseurs, qui annoncent que le cerveau va être pris; les foibleesses, les évanouissemens succèdent, les envies de vomir, le vomissement tourmentent tour à tour; enfin l'assoupissement l'étargique & la mort ne sont pas loin, si le



malade n'est promptement secouru. Dans un danger si pressant il faut être vif: Il s'agit d'ouvrir les deux veines du pied dans un quart d'heure de tems, & de tirer deux livres de sang, si le malade est assez fort: & en supposant qu'il soit jeune & vigoureux, cette évacuation peut être doublée; après quoi il faut faire prendre 4 grains de tartre émétique dans un grand verre d'eau tiède, & si tôt que l'estomac & les intestins ont été suffisamment vuidés, il faut appliquer de grands vésicatoires aux deux jambes, comme dans le cas précédent: ce sont là les plus prompts & les plus sûrs moyens de faire une puissante diversion. Il faut soutenir le malade par l'usage des cordiaux & des stomachiques, & lui faire prendre de tems à autre un verre de vin d'espagne. On doit se souvenir, que dans tous les cas où l'on applique des vésicatoires aux



goutteux, on doit les faire supurer pendant 15 à 20 jours, en y appliquant le matin & le soir des linges couverts de baume d'arceus; tous les symptômes disparoissent, & leur retour n'est point à craindre si tôt; parceque l'humour goutteux se trouve si puissamment évacuée & diminuée par ce moyen, qu'elle n'est plus en état d'agir: & l'on peut même immédiatement après commencer à entreprendre la cure radicale dont nous parlerons bientôt.

CHAPITRE XVIII.

Goutte vérolique.

LLe virus vérolique aiant pénétré la masse du sang, il lui communique cette



acrimonie putride, qui en fait le caractère distinctif, & qui peut se présenter sous mille formes différentes, relativement aux parties diverses qui en peuvent être attaquées.

Une gonorrhée, un chancre, un bon vénérien mal traités, peuvent causer l'infection de tout le sang; cette causticité septique attaque la lymphe directement; celle-ci qui baigne & arrose toutes les parties nerveuses & membraneuses du corps, y porte la matière de feu & de corrosion, propre à produire la goutte vérolique. Cette goutte a cela d'avantageux sur toutes les autres, que le mal principal, dont elle n'est qu'une suite, pouvant être guéri fort aisément, elle disparaîtra pour toujours; il faut passer les remèdes, suivant la méthode de Paris ou de Montpellier; sans cela point de guérison à espérer. L'accès doit être con-



duit suivant les règles que j'en ai données ci-devant, & dès qu'il est passé, que les forces du malade & la saison le permettent, il faut entreprendre la cure radicale de cette goutte, c'est à dire, le traitement de la vérole qui l'a occasionnée.

CHAPITRE XIX.

Goutte scorbutique.

Le virus scorbutique dont les gens d'un tempèrament sanguin & bilieux sont attaqués ; cause assez ordinairement en automne une goutte violente & universelle à ceux qui boivent à la glace, ou qui gardent les habits d'été jusqu'au retour des tems de brumes & de brouillards.

Cette goutte s'annonce de loïn par des nausées & des rapports bilieux; les malades qui vont en être attaqués, sentent une pesanteur douloureuse au milieu des bras, aux hanches; ils sont presque glacés du matin au soir à l'extérieur du corps; ils sentent distinctement qu'ils ont la peau froide des pieds à la tête, tandis qu'ils brûlent intérieurement, toute transpiration est arrêtée, le sommeil n'est profond, ni tranquille; le dégoût pour les alimens est extrême; un moment après la faim est insupportable; la fièvre se manifeste avec la dernière violence; les pieds, les jambes, & presque toutes les jointures du corps sont prises à la fois.

Dans ce cas là, la saignée est si efficace, que dès que la veine est ouverte, le malade sent cesser toutes ses douleurs; c'est ce que j'ai éprouvé moi même.



Il faut répéter la saignée suivant l'âge & les forces du malade, passer d'abord à une diète humectante, & à l'usage des fudorifiques mêlés aux stomachiques.

Si tôt que l'accès est fini, les marques du scorbut paroissent à la bouche; la respiration est courte, gênée; tous les muscles sont douloureux; & les urines restent troubles & enflammées pendant plus de six mois; le malade ne peut presque pas marcher sans être très fatigué. Si tôt qu'il commencera à se rétablir, il faudra l'envoyer aux bains dans un climat chaud, tel que le Languedoc, le royaume de Naples, ou le Portugal; il doit y vivre deux ou trois ans, pour y transpirer son humeur scorbutique, qu'il tâchera d'adoucir par les remèdes appropriés, avant de faire usage des bains, qui ne



conviennent que lorsque les symptômes du scorbut ont disparu.

Il faut sur tout bien se garder de lui faire prendre le lait; le scorbut devient violent, & l'on auroit beaucoup de peine à le faire disparoitre: les antiscorbutiques amers & les acides conjointement employés, sont les premiers auxquels il faut recourir; après quoi, l'exercice, les eaux, les bains, joints à la chaleur du climat, rétabliront le malade; c'est là le plus sûr moyen de guérir une fois pour toutes. Si ces précautions sont négligées, il sera malade toute sa vie, & il périra d'une goutte universelle remontée. Le scorbut est un virus, dont on ne se défait pas aisément dans un climat plus nord que 40 ou 44 degrés, sur tout quand il a été capable de causer la goutte. Les espagnols qui veulent en guérir, sont obligés d'aller au Mexique.



CHAPITRE XX.

De la Goutte scyatique.

Il arrive souvent, que l'humeur de la goutte se fixe sur les enveloppes tendineuses de la jointure des hanches avec la cuisse ; elle y cause des douleurs sourdes, presque continuelles, & qui deviennent très violentes plusieurs fois par an ; ces douleurs s'étendent aussi tout le long de la cuisse, & quand elles sont dissipées, elles se jettent sur le bas de l'épine du dos, pour plusieurs mois. Soit qu'elles attaquent l'un ou l'autre de ces endroits, elles gênent beaucoup la marche, & les mouvements du malade, & elles augmentent par la chaleur du lit. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elles sont plus violentes



tes en été qu'en hiver; quand il pleut ou quand il neige, le mal est plus fort que quand il gèle; enfin la douleur est quelque fois si violente, que la cuisse perd toute sa force, & le malade la traîne comme si elle étoit paralitique. Quand on laisse trop vieillir cette espèce de goutte, elle devient très difficile à guérir: elle peut durer dix ou vingt ans sans intermission; toute sorte de fatigue l'augmente; l'on en meurt souvent sans fièvre, & par la seule violence de la peine, après plusieurs mois d'une agonie insupportable.

Quand cette goutte est produite par une cause vénérienne, elle dure toute la vie, si la cause est négligée. Elle est souvent traitée pour le rhumatisme, & le peu de succès qu'on semble avoir eu jusqu'à présent dans la cure de ce mal, paroît ne devoir être attribué qu'au mauvais choix des moyens: il est ridi-



cule de prétendre la guérir sans avoir recours à la saignée fréquente, à l'usage des sudorifiques, des bains, & sur tout de la douche faite plusieurs mois de suite sur la partie affligée: ce seul moyen peut la détuire sans retour. Si l'on veut tuer ceux qui en sont attaqués, il n'y a qu'à les purger trop souvent ou trop fort; j'en ai vû mourir à Londres, quantité qui avoient été traités par cette fausse & pernicieuse méthode, que suivoit un médecin aussi opiniâtre, qu'il étoit peu éclairé.

CHAPITRE XXI.

Cure radicale de la Goutte.

Les médecins guériroient tous les gouteux, si ceux ci pouvoient se sou-



mettre aux conditions dont dépend leur guérison; ils ne veulent pas les suivre pour l'ordinaire, parcequ'elles leur paroissent trop dures; ou peut être, par ce qu'une longue habitude de voluptés successives étant devenue pour eux une seconde nature, il n'est pas en leur pouvoir de la changer. Je n'ai pas trouvé un gouteux sur mille qui voulut renoncer à ses voluptés pour obtenir sa guérison. Rien au monde ne montre mieux la petitesse de l'esprit humain, que cet inviolable attachement que nous avons pour nos goûts, nos mœurs & nos préjugés.

177
Tout le monde fait que la goutte acquise, est le fruit de la volupté; on fait de même que tout ceux qui respirent, veulent ne respirer que pour elle: on lui sacrifie tous les jours sa fortune & sa vie, comment refuseroit-on de lui livrer aussi sa santé & sa tranqui-



lité? C'est le parti que prend l'homme qui n'est pas au dessus de ses sens, & c'est conséquemment le parti du grand nombre: mais celui qui est capable de mettre en comparaison les avantages inestimables de la santé, de la vie tranquille, & de la privation des douleurs, avec les agrémens passagers du luxe, du trouble, & des maux affreux, qu'il fait naître pour le reste du tems qu'on a à exister, n'hésite pas sur le parti du meilleur; il fait des vœux pour se délivrer d'un mal qui empoisonne ses jours; qui le met hors d'état de jouir de tout ce que nous offre le tems d'une courte existence, qui peut devenir très longue par la variété de ses charmes; & il est toujours prêt de donner toute sa fortune, pour recouvrer une santé pure & sans tache, qui seule constitue le vrai bonheur. Mécène, le plus bel - esprit de la cour d'Auguste,



trouvoit l'existence si précieuse, qu'il
souhaitoit de la conserver, même au
prix de tous les maux & de toutes les
infirmités à la fois: quel cas n'en doit-
on pas faire, quand elle est exempte
de douleurs? *Debilem facito manu, de-
bilem pede, coxa: tuber adstrue gibbe-
rum, lubricos quate dentes, vita dum su-
per est, bene est; hanc mihi vel acutâ,
si sedeam cruce, sustine. (*)* „Que je
„sois manchot, boiteux, cul de jatte,
„bossu, édenté, n'importe; pourvû que
„la vie me reste, je suis content, & fusté-
„je même crucifié, je souhaiterois en-
„core de la conserver au milieu des
„tourmens.

Aimer l'existence avant tous les
biens de la fortune, souhaiter de la
conserver à quelque prix que ce soit,
n'est point un sentiment aussi foible
qu'on

(*) Seneca.



qu'on s'imagine; cela peut se trouver joint au plus parfait mépris de la mort, & rien n'est plus naturel à l'homme d'esprit; mais se procurer des maux volontaires; entretenir ou augmenter par foiblesse ceux dont on est accablé; ne vouloir pas sacrifier la moindre passion aux avantages de la santé, c'est sottise, pour ne pas dire brutalité.

Il reste bien de quoi rendre la vie agréable à ceux qui veulent abandonner les excès: en rentrant dans les bornes que prescrit la nature, un gouteux peut se délivrer de la plus terrible des maladies.

Ceux qui sont attaqués de la goutte héréditaire, ne doivent pas craindre qu'on les assujettisse à une régularité plus sévère que les autres, elle doit être la même: & dussent ils supposer que leur maladie est indéracinable, il

K



n'en fera pas moins vrai qu'on peut la guérir, ou la rendre si douce & si supportable, qu'elle ne sera absolument plus capable de troubler leur tranquillité, ni les faire craindre pour la perte prématurée d'une vie, qu'on poussera tout aussi loin, que si l'on n'eut jamais été gouteux.

Quoique ce soit un avantage infini que de se déterminer de bonne heure, & presque encore à la fleur de l'âge, à guérir de la goutte, il est toujours tems de commencer. Heureux celui qui après le premier accès a pû se laisser persuader qu'il devoit donner tout le reste de ses jours à combattre un ennemi, dont on lui aura fait jurer la destruction? toujours sur ses gardes, il sera impossible qu'il en soit attaqué.

En supposant que le malade, dont on veut entreprendre la cure radicale, soit encore au dessous de 50 ans, il faut



si tôt que l'accès est passé, évacuer comme je l'ai dit, le reste de l'humeur goutteuse, par de légers purgatifs, par l'usage des sudorifiques modérés & des diurétiques, le fortifier ensuite par les stomachiques amers les plus doux, & le mettre en état d'aller aux eaux. En allemagne les plus estimées sont celles de Pyrmont, de Carlsbaad, de Weissenbaad, d'Egra, d'aix la Chapelle. En France il y en a tant, & dont les propriétés sont si bien connues, qu'on doit les laisser au choix du médecin. En Angleterre celles de Bath & de Bristol, sont des miracles. Celles de scarborough ont aussi des vertus qui ne le cèdent à aucune autre de l'Europe.

Il faut que le régime & la manière de vivre soient réglés pour le reste de la vie du malade; les viandes les plus douces & les plus légères lui seront



prescrites par préférence, & il n'en prendra que ce qu'il en faut pour se nourrir sobrement, & ne donnera jamais dans l'excès; surtout point de souper. Les perdrix, les faisans, le lapin de garenne, le lièvre, le poulet doivent alternativement paroître sur sa table; il faut en proscrire le boeuf, le porc, le mouton, l'oye, & toute espèce de pâtisserie, de friture, de ragout, & de salaison.

Le poisson de mer est préférable à tout autre, parcequ'il est moins glaireux, & moins sujet à sentir la vâse, & l'on doit choisir d'entre celui là, les soles, les rougets, le maquereau, les dorades, les carlets, le merlan; il faut surtout éviter le poisson qui venant de trop loin, commence à avoir un gout piquant, ou que l'on a fallé pour le transport, comme c'est l'usage en Allemagne.



Les légumes sont la plus saine & la meilleure nourriture que puissent prendre les gouteux. Ils doivent être apprêtés ainsi que le poisson & les viandes, toujours sans acide ; les épinards, les cardons d'Espagne, les artichaux, les concombres, les melons, les brocoli, la laitue, le pourpier, la chicorée, le celleri, sont ceux qu'on doit préférer : il faut rejeter tous les légumes qui sont farineux, comme trop indigestes, & faciles à s'aigrir dans l'estomac.

A l'égard de la boisson, il n'y a point à balancer, il faut renoncer au vin & à toute liqueur fermentée, telles que sont la bière, le cidre, l'hydromel, & s'en tenir à l'eau pure ; sans cela point de guérison radicale à espérer. Si les gouteux ne veulent pas m'en croire, je leur donnerai ici le sentiment de



deux médecins qui ont été très savans
& très célèbres, *Sydenham & Mead.*

Le premier, qui lui même avoit été
goutteux, presque toute sa vie, dit:
„Nous sommes si éloignés de conve-
„nir que l'usage du vin facilite la di-
„gestion, que nous assurons au contrai-
„re qu'il la détruit. Quand toute l'ha-
„bitude du corps est imprégnée de
„l'humeur goutteuse, il est impossible
„de l'en débarrasser sans une totale pri-
„vation de toute liqueur fermentée,
„quelque légère & douce qu'elle puisse
„être. Toutes les liqueurs de ce gen-
„re contiennent un esprit piquant, un
„certain degré d'acrimonie, & ce qui
„est encore pis, d'un ferment qui dis-
„pose nos humeurs à fermenter auf-
„si. (*) Ecoutons actuellement le Dr.
Mead,

(*) *Sydenhami, opera medica.*



„Il faut absolument retrancher l'usage du vin & celui de la bierre au malade; il ne boira que de l'eau pure; il se nourrira de légumes, de lait, & des différens blancs mangiers qu'on en peut faire; il pourra une fois par jour, tout au plus, manger de quelque viande très légère. J'ai connu plusieurs personnes, qui par ce moyen ont été garanties de la goutte pour toute leur vie, & qui sont parvenues à une vieillesse très reculée. (*)

La seule exception c'est, lorsque le malade a été un buveur outré, & qu'il est trop affoibli par l'âge & par la violence des accès; alors on lui permettra à ses repas seulement, un doigt de vin dans chaque verre de sa boisson, qui sera cependant l'eau minérale pour toute l'année.

(*) Mead, monita medica.



Les eaux de Bristol, de Bath, de Spa, de Celter, de Schwalbach, de Forges, de Pyrmont, de Scarborough, doivent être préférées aux autres.

Soit en été, soit en hyver, le malade se couchera de bonne heure; à midi il montera à cheval ou en carosse, & il ira prendre l'air hors de la ville, toutes les fois qu'il fera beau; il évitera surtout, avec le plus grand soin du monde, de s'exposer à l'humidité, au ferein, au vent d'est, ou de Nord est; il doit se baigner à l'eau tiède toutes les semaines un fois, & ne rester au bain qu'un quart d'heure au plus. Tous les ans au mois d'Avril il prendra le lait d'ânesse, le matin & le soir seulement, pendant 30 jours, ou 2 mois; après y avoir été préparé convenablement. Si le lait est disposé à s'aigrir



dans l'estomac, on y remediera par les poudres testacées, ou bien en y mettant du caffè en poudre ou du chocolat rappé; & si cela ne suffit pas, un petit verre de vin de canarie réussira, étant versé dans le lait au moment qu'on veut le prendre. Au mois de May, de Juin, ou de Juillet, il retournera aux eaux thermales: je suppose que ce soit à Aix la Chapelle, ou à Bath; en arrivant il se reposera deux jours; le troisième on lui fera une petite saignée au bras, si ses forces le permettent; le surlendemain on lui donnera un léger purgatif, & après s'être encore reposé deux jours, il commencera à boire les eaux en quantité suffisante, pour le faire aller 4 à 5 fois au plus; il en prendra la même quantité douze a quinze fois, en laissant un jour d'intervalle. Après un mois passé de la sorte, il se

K 5



mettra au bain tiède , & n'y restera qu'un quart d'heure au plus, ce qu'on répètera vingt fois seulement. Je dois avertir, qu'en beaucoup d'endroits de l'Allemagne, on baigne à l'eau presque brûlante, & l'on fait suer jusqu'au sang: cette pratique est absolument barbare & meurtrière, elle cause mille désordres irréparables; je veux dire qu'elle coagule le sang; quelle cause des polypes dans les grands vaisseaux; des palpitations de cœur, & des anévrismes, qui avec le tems, crèvent les plus fortes artères, & causent une mort soudaine. Après s'être baigné comme je viens de le dire, le malade se rendra à Spa, pour y prendre l'eau de la gérônstère, ou du Pouhon, suivant l'avis de son médecin: il les prendra pendant deux mois, à dose médiocre à la fois, on doit observer les mêmes règles pour Bath, Bristol,



Scarborough, Wieffenbad, Carlsbad,
&c.

Il est dangereux d'aller à la source trop matin, la fraîcheur de l'air & celle de l'eau peuvent être très nuisibles au goutteux; il faut absolument dans chaque verre d'eau que l'on boit verser promptement un doigt de l'ait tout chaud pour la dégourdir, ou bien un peu d'eau de la même source, qu'on tiendra séparément au bain Marie, pour en mettre chaque fois dans le verre, qu'en veut boire, afin qu'en arrivant dans l'estomac du malade, il n'y sente aucune fraîcheur. Cette précaution est si nécessaire, que sans cela on s'en trouveroit très incommodé par des douleurs affreuses au retour de l'Automne ou de l'hyver.

Les malades un peu sensibles qui ont été sujets aux douleurs rhumati-



santes & goutteuses dans les bras, dans les hanches, ou dans les épaules, y ressentent des douleurs cruelles, immédiatement à l'instant même qu'ils avalent de l'eau trop froide; ceux qui sont plus robustes, les ressentent un peu plus tard.

De retour chez lui dans l'arrière saison, le malade se défendra de l'humidité, du vent & du froid: il pourra jusqu'au retour du printemps prendre le matin à jeun une infusion de scordium, de Chamedris, coupée avec un peu de lait, & adoucie avec du sucre; cinq à six tasses de cette espèce de thé, feront son déjeuner; ou bien une poignée de feuilles de cochléaria, infusées comme du thé, dans une écuelle de bouillon de veau, est un stomachique merveilleux, dont on peut faire usage pendant trois mois; cela fortifie les viscères, excite la transpiration, dissipe le reste



des douleurs, & facilite la digestion des gouteux. Si le malade après avoir pris ce bouillon le matin à huit heures, se sentoît apétit avant diner, il pourroit prendre une tasse ou deux de chocolat, dans lequel on aura râpé de la muscade.

Depuis le mois d'Octobre jusqu'en Avril inclusivement, le malade se fera transpirer doucement une fois par semaine, en se mettant au lit à huit heures du soir, & pour cet effet il prendra ce qui suit.

℞. Theriac. androm. ʒiſs. tinctur. croi ʒi. vini alb. ʒij. camphor. gr. VI. misce. fumat æger.

Cette précaution est essentielle, pour chasser les humeurs que le défaut de transpiration est capable de rassembler: on pourra augmenter ou diminuer la dose des ingrédients de cette recepte, relativement à la force ou à la foiblesse du malade.



Les alimens & le régime feront ceux que nous avons prescrit ci devant. Ce traitement soutenu à la rigueur, pendant deux ou trois ans, détruira la goutte sans retour; il ne faudra plus que vivre, comme je l'ai dit, pour n'avoir jamais plus cette maladie, & passer tranquillement le reste de ses jours.

On trouve en Allemagne beaucoup de sources qui tiennent de la nature de celles d'Aix la Chapelle, & de Spa, & qui peuvent répondre aux indications ci dessus décrites. C'est à la prudence & aux lumières des Médecins, qu'il en faut laisser le choix; j'en dis autant à l'égard des mêmes sources qui se trouvent en Angleterre & en France; on est obligé de connoître son bien national, & d'en savoir faire un usage éclairé.

Les pauvres, & ceux, qui n'ont pas le moyen d'aller à la source, peuvent se



baigner chez eux avec de l'eau de rivière; ils pourront se purger avec la manne & le sel de Glaubert, & boire de bonne eau toute l'année; ils doivent se promener ou agir beaucoup, & en suivant le régime ci dessus détaillé, ils guériront très bien de la goutte, s'ils veulent être constant pendant trois ou quatre ans, cela leur coutera peu.

A l'égard de la saignée, il faut être très prudent; rien n'est plus dangereux dans la cure radicale de la goutte, que de la répéter trop souvent; sur cent gouteux que l'on veut guérir par la saignée trop fréquente, ou par la purgation réitérée, on en tue ordinairement 90. la saignée du printems est préférable à celle de l'automne; on pourroit la répéter deux fois par an, si le malade n'avoit que 25 ou 30 ans; mais dès qu'il a atteint la 40 année, une seule saignée suffit, & à 50, il n'y



faut plus penser, sur tout si le malade a été affoibli par un trop grand nombre d'accès.

Le plaisir de vénus est le plus difficile à quitter, quand on est jeune: il faut cependant que la prudence le guide par tout; rien n'est plus prompt à faire renaitre la goutte avec toute sa violence, que les écarts de ce genre; il ne faut s'y livrer, qu'autant, ou peut-être moins encore que le devoir du mariage ne le demande; assez pour se donner des héritiers, & jamais assez pour satisfaire la passion de l'un des deux époux: Il faut bien se souvenir, qu'on ne sauroit être trop réservé sur cet article. Le plus sûr c'est d'y renoncer totalement; quelque agréable qu'il soit, on peut s'en passer, quand le bon sens & la raison l'ordonent.

APEN.



APENDIX.

I. Il est très facile de deffendre l'usage des femmes aux goutteux, comme l'obstacle le plus invincible à leur guérison, & le plus dangereux à la conservation de leur vie; mais quel milieu trouver quand un goutteux est marié? On croit le devoir conjugal nécessaire à la tranquillité du ménage; on craint les suites de l'indifférence; on voudroit peut être bien guérir de la goutte, mais on n'ose pas courir les risques de ces affronts si communs, & tant redoutés des petits Esprits. Il n'y a cependant pas de milieu; les goutteux peuvent choisir entre laisser leurs femmes tranquilles, & guérir de la goutte: ou bien continuer de les caresser, & ren-

L.



dre leur mal totalement incurable. Chaque fois qu'un goutteux voit une femme, s'il est jeune, il ajoute une nouvelle racine à sa maladie, & s'il est vieux, il creuse un pied quarré de sa fosse.

2. Les goutteux doivent se souvenir que tout ce qui est gras, comme le beurre, l'huile, le fromage, la graisse des animaux; sont autant de poisons pour eux: tout cela arrête la transpiration, obstrue les vaisseaux, & conséquemment entretient & augmente la goutte.

3. Le trop grand usage des viandes quelques légères quelles soient, est un obstacle à la guérison de la goutte, il ne faut en prendre que très modérément.

4. S'exposer au vent, à l'humidité, habiter un appartement au niveau de la terre, se livrer à une fatigue ou à un



exercice qui excèdent les forces, sont les moyens de perpetuer & d'augmenter le rhumatisme & la goutte.

5. Toute viande & tout poisson salés ou fumés, la pâtisserie, les ragouts, les coulis, les jus, le vinaigre, les citrons, les fruits verts, sont funestes aux goutteux.

6. Une vie sédentaire, oisive, ou trop renfermée, est souvent une cause de la goutte, & un obstacle à sa guérison.

7. Les goutteux lors même qu'ils ne sentent aucune douleur, sont souvent mal-aise, sujets à la colère, à la mélancolie; ils doivent donc s'égayer par la musique, la promenade, les spectacles, les voyages, & la bonne compagnie.

L 2



8. Un goutteux ressent des douleurs dans toutes les parties de son corps, qui ont été sujètes à la goutte, sitôt qu'il commet l'acte vénérien: son appétit s'affoiblit, les genoux, les hanches, les bras & les poignets, sont roides, pesants, foibles & douloureux: il est huit jours avant de s'en remettre, & s'il recommence le même jeu, le rhumatisme ou la goutte l'accablent.

9. Un goutteux qui soupe ou qui veille trop, ressent le matin en se levant, une pesanteur, une lassitude insupportable, il ne transpire point pendant la nuit, il frissonne tout le jour, & s'il continue, son estomac s'affoiblit, il digère mal, il devient sujet à des vents, à la colique, au dévoyement, & la goutte recommence encore.

10. La fraîcheur du ferein, soit le matin ou le soir, cause des douleurs



cruelles & immédiates aux gouteux, ils doivent l'éviter soigneusement, & ne jamais s'asseoir sur la terre, ni sur des pierres, ni entre deux vents. La conséquence en est de nouvelles douleurs dans des parties qui jusqu'à lors en avoient été exemptes. D'ailleurs, on remarque que ces nouvelles douleurs sont très difficiles à détourner.

II. Les liqueurs fortes, telles que sont le vin, le cidre, la bière, le genièvre, l'eau de vie, le Rum, l'arrack, en quelque petite quantité qu'on puisse les prendre, non seulement empêchent la cure de la goutte, mais elles peuvent la causer à ceux qui ne l'ont pas encore eue. Je vois des milliers de personnes qui prétendent que l'usage constant du Punch, ou du Rum, soulage la goutte, & l'empêche d'attaquer l'estomac. Mais c'est précisé-

L 3



ment, comme si des foux vouloient
éteindre une incendie, en jettant de
l'huile sur le feu. J'ai connu bien des
gens qui entérés de cette sotte opinion,
ont haté leur destruction, la fortune du
faiseur de cercueil, & celle du curé de
la paroisse.





OBSERVATIONS.

I. *Observation.*

En 1729. lorsque le régiment de Piedmont, Infanterie, vint en garnison à Bergue saint vinoque, on amena à l'hopital, entr'autres malades, deux goutteux, l'un nommé Provençal âgé de 45 ans, Grenadier du premier bataillon, avoit une attaque de goutte universelle, qui le retenoit au lit depuis 16 mois: il avoit les pieds, les genoux, les hanches immobiles, ses jointures étoient gonflées par l'humeur de la goutte qui s'y étoit pétrifiée, il resta à l'hopital pendant quatre mois dans cet état; toujours couché sur le dos, sans pouvoir remuer, & sans cesse acca-

L 4



blé des plus cruelles douleurs: les os des genoux se carièrent; la pierre lui survint dans la vessie, après avoir souffert toutes les incommodités de la gravelle. Quand la garnison changea, on le porta à Dunkerke, où la mort mit fin à ses misères, c'est un exemple des plus violens effets de l'humeur goutteuse.

II. *Observation.*

Un volontaire du même Bataillon âgé de 26 ans, avoit été sujet à diverses douleurs dans les genoux, pour lesquelles on lui avoit appliqué toutes sortes de Topyques; il fut conduit à l'hospital pour y être traité. Mr. Clerc, très habile médecin, après l'avoir fait saigner, lui fit faire usage des bains: les pieds se gonflèrent immédiate-



ment; les douleurs des genoux augmentèrent, il eut tout les symptômes d'une goutte bien déclarée, que l'on continua de traiter par l'usage des cordiaux stomachiques, & des sudorifiques. Après trois semaines de traitement, tous les symptômes se dissipèrent: il resta au malade une tumeur au genou droit, qui l'empêchoit de marcher: cette tumeur aiant été examinée, on trouva que c'étoit une concrétion pierreuse: on fendit la peau & la capsule; on tira une matière semblable à du plâtre à demi durci. La cicatrice étant achevée, le malade sortit au bout de deux mois, & il se porta bien, tant qu'il resta à Bergues.





III. *Observation.*

M*** Notaire royal, fut faisi au commencement d'Octobre 1734, de très violentes douleurs dans toutes les jointures du corps à la fois, avec une très grande fièvre; il avoit des envies de vomir presque continuelles. Après l'avoir fait saigner très copieusement, il rendit par haut & par bas près de trois bouteilles d'une bile jaune & gluante, moyennant 24 grains d'hypocacuanha que je lui fis prendre: la violence de la fièvre diminua; toutes les jointures se gonflèrent par l'humeur de la goutte, & elles s'enflammerent plus ou moins, les sudorifiques & les stomachiques cordiaux aiant été prudemment administrés, l'humeur transpira, les accidens cessèrent peu à peu,



& le malade fut en état de marcher
trois mois après.

IV. *Observation.*

LLe nommé Glise, Soldat de la compagnie du Prince Ferdinand de Brunsvic, fut saisi des douleurs de la goutte, en revenant des bains de Freyenwald; il se bafina avec de l'eau de vie camphrée, ce qui aiant repouffé l'humeur sur les viscères, le mit dans un état désespéré, il fut si mal le 25 Novemb. 1750, qu'il perdit la voix, & tomboit à chaque instant dans de violentes convulsions, accompagnées de sueurs froides. Je connus d'abord que la goutte étoit remontée dans l'estomac; je lui fis avaler une dragme de laudanum liquide de Sydenham, & par le relâchement que cela procura à

l'estomac, il vomit plein un bassin de bile verte, il commença à respirer, le poulx se ranima, je le fis aussitôt saigner des deux pieds presque dans le même moment, tous les symptômes qui une heure auparavant avoient fait craindre pour sa vie, cessèrent à la fois, il fut sauvé. Je lui fis appliquer tout de suite de grands emplâtres vésicatoires aux deux jambes, on les fit suppurer pendant près d'un mois avec le baume d'arceus: peu de tems après le Roi le mit au rang des invalides, j'ai appris depuis, qu'il vivoit à la campagne, où il s'est retiré.

V. *Observation.*

Le nommé Netzo, grenadier du premier bataillon des Gardes du Roi, devint sujet à des douleurs périodiques



dans les genoux & dans les jointures des pieds, il y a près de dix ans: il me consulta sur cette incommodité: après lui avoir dit que c'étoit des douleurs gouteuses, & lui avoir conseillé de quitter l'usage des liqueurs fortes, je lui ordonnai des remèdes qui le soulagèrent & dissipèrent son mal pour plus de deux ans. Cette incommodité aiant recommencée, on lui appliqua des emplâtres qui repoussèrent l'humour goutteux sur la poitrine: il fut immédiatement saisi de douleurs aiguës dans le côté droit, au lieu de le saigner on lui donna des gouttes & des poudres, la difficulté de respirer augmenta, il perdit enfin la voix totalement, & le mal dégénéra en phtisie. Cet homme, un des plus robustes de la garnison, & encore à la fleur de son âge, a été perdu par cette manœuvre. On lui a conseillé alors d'aller à la cam-



pagne prendre l'air & le lait. C'est ainsi que les gens qui ont mal mené leurs malades, les envoient mourir sur une paroisse où le médecin n'est pas connu.

VI. *Observation.*

Mr. Cr** fut sujet à la goutte des l'âge de 25 ans, il en eut régulièrement trois accès par an jusqu'à 45 ans. Etant né dans une ville où le vin est à très bon marché, où l'on est dans l'usage de le boire sans eau, & faisant lui même grand négoce de cette liqueur, il avoit eu la facilité de satisfaire la passion qui le portoit à bien boire. A 46 ans cet homme fut dans le cas de la goutte subintrante dont il avoit des accès de trois ou quatre mois, n'ayant jamais pensé à se guérir de cette mala-



die, il fut réduit dans l'état le plus affreux de la goutte permanente depuis 50 jusqu'à 60 ans. Il avoit les deux mains, & le pied gauche totalement estropiés, il ne pouvoit presque plus se soutenir, & ne dormoit que très peu depuis près de vingt ans. Ce malade gardoit deux petites boîtes remplies de pierres, qu'il avoit rendu par les urines. Ces pierres étoient hérissées, rougeâtres, & très dures, il y en avoit plus de douze onces & demie. Lorsque je le vis, il n'en rendoit plus depuis deux ans, mais il avoit la pierre dans la vessie; j'ai appris depuis peu qu'il étoit mort en deux heures de tems, de la goutte remontée dans le cerveau.



VII. *Observation.*

Mr. Ogil** ancien curé de la paroisse de Pr*** fut attaqué de la goutte avant l'âge de 30 ans: il en eut régulièrement deux ou trois accès par an jusqu'à 45 alors les accès devinrent subintrins n'ayant rien tanté pour en guérir, elle dégénéra en goutte permanente aux deux mains, & aux deux pieds à la fois. Il eut bientôt tous les doigts retirés & renversés, les jointures étoient toutes gonflées par la craie qui s'y étoit formée; plusieurs crévasses laissoient continuellement échapper une liqueur sanguinolente & quantités de pierres blanches avec lesquelles on pouvoit écrire; les pieds étoient dans le même état. Le malade accablé, n'avoit plus de sommeil, il étoit désolé
par



par la gravelle, sa foiblesse étoit extrême, toutes les parties de son corps étoient si décharnées, qu'il ressembloit plus à un Squelet qu'à un homme. Il a vecû dix ans dans cet état de souffrance, & l'humeur de la goutte s'étant jetté sur la poitrine, vient de terminer sa malheureuse carrière. Il est à remarquer que la bierre avoit causé sa maladie.

VIII. *Observation.*

Mr. N. Avocat de B. eut un premier accès de goutte à 20 ans, il fut plusieurs années sans récidives; mais depuis 30 jusqu'à 40. il en eut régulièrement trois accès par an. A 50. la goutte étoit totalement permanente à la main & au pied droit. Quoique le malade fut d'une bonne complexion,

M



il étoit cependant assez foible & très sujet à des difficultés à respirer, qui sembloient périodiques. Ignorant le danger, qui accompagne cette maladie, il ne pensa jamais à s'en débarrasser. D'ailleurs les devoirs de sa profession, ceux du mariage, & de la bonne compagnie, auxquels il satisfaisoit de son mieux, contribuerent à aggraver la ténacité de sa maladie. Le malade étoit âgé de 58 ans lorsque je le vis: il avoit à la main & au pied, deux ouvertures fistuleuses, par où il sortoit des pierres assez solides; après la sortie des pierres il succédoit un écoulement de sérosité qui duroit plusieurs mois, & alors les douleurs étoient beaucoup moindres; mais dès que cet écoulement cessoit, elles augmentoient avec la dernière violence.



M



IX. *Observation.*

J'ai vû depuis peu en Flandres, une femme âgée de 62 ans, accablée nuit & jours des plus violens maux de tête, d'insomnie, & de mouvemens convulsifs continuels & universels. Il y a près de six ans qu'elle est dans cet état, parce qu'ayant été maltraité d'un accès de goutte, l'humeur a repassé dans le sang & s'est fixé dans la tête. Elle dit en avoir senti l'effet aussi subitement qu'un coup de pistolet.

X. *Observation.*

Le Prince de G** avoit eu trois attaques de goutte, que l'on avoit traité pour des rhumatismes; il fut si mal conduit en 1757. qu'une partie de l'hu-

M 2



meur goutteuse s'étoit fixée dans le poulmon, & le reste lui avoit gonflé les enveloppes des jointures des bras & des jambes, de façon qu'il ne pouvoit presque pas remuer. Ce Prince étant venu me consulter sur ses prétendus rhumatismes, je lui fis sentir suivant l'exposé qu'il me fit de sa maladie, que ce n'avoit jamais été que la goutte, & qu'il en avoit encore les articulations remplies. Convaincu qu'on l'avoit trompé, il souhaita d'être débarrassé de cette humeur goutteuse, qui l'empêchoit d'agir, quoiqu'on l'eut assuré qu'il étoit très bien guéri. Il fallut donc rappeler toute l'humeur goutteuse à l'extérieur, & en faciliter l'issue par la transpiration. Je trouvai le malade d'une constitution encore assez robuste, je le fis saigner; après quoi je le fis mettre trois ou quatre fois dans un bain tiède, n'y restant qu'une demie heure au plus. Je le mis aussitôt à



l'usage des sudorifiques cordiaux, & le septième jour il eut tous les symptômes d'un accès de goutte régulier. Je conduisis le malade suivant la méthode, que j'ai indiquée dans ce traité, & il fut guéri au but de six semaines. Il reparut à la cour, & en public, à la satisfaction de tout le monde, dont il étoit généralement aimé. Ayant suivi le plan d'un régime, que je lui avois prescrit, il s'est très bien porté pendant deux ans. J'ai appris depuis, qu'il étoit mort des suites d'une indigestion, pendant que j'étois à Bath.

XI. *Observation.*

Je me souviens qu'un célèbre Médecin ayant rapporté dans ses ouvrages, l'observation d'un enfant de cinq ans, qu'il avoit traité de la goutte; tous les

M 3



sots crierent contre lui, & nièrent la possibilité du fait, parcequ'ils n'avoient pas la moindre expérience.

Il est certain que la goutte attaque les enfans de l'age le plus tendre, tout aussi fortement que les adultes: & quoique cela soit beaucoup plus rare, cela n'est cependant que trop vrai.

Je fus consulté a Londres il y a quatre ans pour deux petites filles, l'une de dix & l'autre de huit ans, qui avoient, chacune en même tems, un accès de goutte très fort & bien caractérisé. Cette goutte s'étoit annoncée par les symptômes qui lui sont particuliers, & tous les signes univoques qui l'accompagnent furent des plus frappans. Je traitai ces deux enfans suivant la méthode que j'ai exposé cy-devant, elles furent guéries au bout de deux mois, & elles se sont



bien portées pendant deux ans que j'ai
reste là.

XII. Observation.

Une jeune fille de 16 ans, & de la
même maison que les deux précédentes,
fut saisie en Novembre, de quelques
douleurs légères & vagues, dans
les pieds & dans les genoux. Elle
ressentoit de tems à autre de petits
frissons, elle avoit un dégoût extrême
pour les alimens, ses urines étoient
très pales. Un matin en se levant,
elle sentit une grande foiblesse aux
deux pieds, qui s'étoient gonflés pendant
la nuit, ils devinrent douloureux,
l'enflure & la douleur gagnèrent les
genoux en 24 heures. Le sur-lende-

M 4



main elle eut tous les simptômes d'une goutte violente, la fièvre augmenta, l'insomnie & la cardialgie l'accompagnerent. Je fis d'abord saigner la malade deux fois en six heures; le poulx devint plus doux, elle dormit un peu, & les pieds & les genoux alors se gonflèrent encore davantage dans les articulations. La fureur des premiers simptômes étant apaisée, je conduisis le reste de l'accès comme je l'ai indiqué au chapitre qui en traite, & la malade commença à marcher au bout de deux mois. Les pieds & les jambes restèrent foibles plus de six mois après la cure de l'accès. Elle a été totalement rétablie par la continuation des sudorifiques cordiaux, & d'un régime convenable.





XIII. *Observation.*

Etant allé à Bath, pour y examiner les sources minérales, j'y trouvai une étonnante quantité de goutteux, & de gens accablés de rhumatismes, sur qui les bains & l'usage des eaux fesoit des effets merveilleux. J'y fus consulté pour une petite fille de onze ans, qu'un accès de goutte mal traité, avoit renduë presque impotente: elle étoit dans le cas où j'avois trouvé le prince de G. je traitai cette enfant à peu près de la même maniere, & au bout de six semaines elle fut en état de boire les eaux, de s'y baigner. Après quoi

M 5

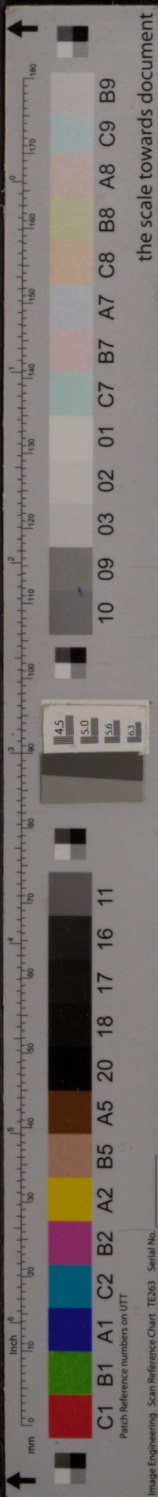


elle s'en retourna à Londres, laissant
derriere elle les béquilles avec les-
quelles elle avoit marché près de
six mois.

F I N.







115



parti qu'il y ait à pren-
plus efficace que tous
monde, c'est d'enve-
malade d'une légère fla-
ement appliquée sur la
plus propre à faciliter
& à diffiper la dou-
is servi dans toutes les
ne trouve pour mon
en de meilleur, ni de
ne tems faire usage de
at exciter une douce
l'entretenir.

vol. fuccini. Corn. cervi aa.
hel. cancror. simpl. ʒj. Syr.
iat bol. statim sumend. & re-
ora, ad sex vic. super bibend.
um vin. canarin. sub calid.

être peu nourrissante,
les potages légers &
poulet, dans lesquels

H 2